

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2809

SAMEDI 25 FEVRIER 1893

*Prix du Numéro : 75 centimes.*

### ABONNEMENTS

#### FRANCE.

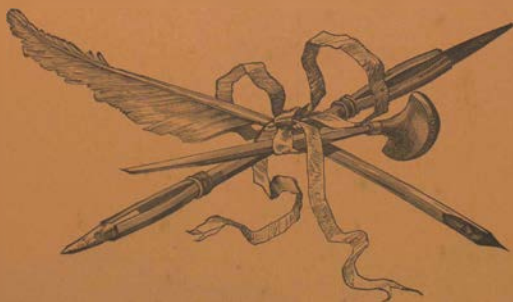
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

#### ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



### PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

**AVIS RHUM ST-JAMES** de provenance authentique  
 Les Plantations de St-James, se vend exclusivement en bouteilles carrées.

Fruit laxatif rafraîchissant  
**TAMAR INDIEN GRILLON**  
 très agréable à prendre contre  
**CONSTIPATION**  
 Hémorroïdes; Bile, Manque d'appétit, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant  
 PHARMACIE E. GRILLON, 28, rue Grammont, Paris.  
 Boîte : 2,50

La plus parfaite machine àoudre américaine, La seule à entraînement vertical. La meilleure pour la famille et l'atelier. Dépôts dans les meilleures maisons de Paris ou Agence centrale: 3<sup>me</sup> V. ANDRÉ, 11, 1<sup>er</sup> Sébastopol, 11, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE  
**ALMANACH DE « L'ILLUSTRATION »**  
 51<sup>e</sup> ANNÉE Pour 1893 51<sup>e</sup> ANNÉE  
 L'Almanach de L'ILLUSTRATION pour 1893 forme un Bel Album grand in-8<sup>o</sup>, magnifiquement illustré.  
 En vente aux bureaux de l'Illustration.  
 Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-poste ou mandat-poste.

**GRUBER & C<sup>o</sup>** BRASSERIES A STRASBOURG ET MELUN  
 BOCK-ALE / 30 c. la bouteille - 55 c. la 1/2 bouteille.  
 CONSERVE / 60 c. la bouteille - 90 c. la 1/2 bouteille.  
 Votre en plus, 25 cent. remboursés à la reprise.  
 LIVRAISON A DOMICILE  
 Maison à PARIS: 82-84, boulevard Voltaire, 82-84.

**HYGIÈNE DE LA TOILETTE**  
 Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.  
 Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies.  
 SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

**LIRE AU LIT**  
 AVEC LA VEILLEUSE-PHARE  
 J. DECODUN, 8, rue Saint-Quentin, PARIS.  
 en métal nickelé, lentille optique armée, projecteur à 3 bougies pour 3 cent. d'huile par nuit. Écrivez avec une lampe pour à moins centime mandat-poste. Paris, 10 fr. 65. Province, 11 fr. 95.

**CACAO VAN HOUTEN** UNIVERSELLEMENT RECONNU  
 COMME **MEILLEUR ET MOINS CHER** QUE TOUS LES CHOCOLATS

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Hé bien... Jean, vous êtes-vous bien amusé au bal de l'Hôtel-de-Ville?  
 — Avec le billet que monsieur m'a donné?... énormément... j'ai aidé M. Carnot à remettre son pardessus!

Le jour où l'on conduira M. F. de Lesseps en prison, je demande que le ministre de la justice monte sur le siège comme cocher.

Il est défendu de crier les nouvelles!  
 — Qu'est-ce que ça vous fait, puisqu'elles sont fausses!

— Eh bien... et les dix francs que je t'avais donnés avant-hier?  
 — Je les avais mis à la caisse d'épargne... mais, comme j'avais pas confiance, je les ai bouillottés ce matin...

**LAIT PUR STÉRILISÉ**  
 C<sup>o</sup> G<sup>o</sup> DES LAITS PARS  
 15, RUE DE QUATRE-VENTS, PARIS  
 Fournisseur exclusif de tous les hôpitaux de Paris  
 Dépôts: 95, r. Montmartre.  
 Et Principales Pharmacies et Epiceries.  
 GALIA

**AUTOCOPISTE NOIR**  
 Imprimez vous-même Circulaires, Dessins, Musique, Photographie  
**50,000 APPAREILS VENDUS.** — SPÉCIMENS FRANCO  
 C<sup>o</sup> FRANÇAISE de l'AUTOCOPISTE, 9, Boul. Poissonnière, Paris.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils Mécaniques  
 Pour Malades et Blessés  
**DUPONT** FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.  
 Fournisseur des Hôpitaux  
 à Paris, 10, Rue Hautefeuille (au coin de la Rue Serpente)  
 PRÈS L'ÉCOLE DE MÉDECINE  
 Les plus hautes récompenses aux Expositions Françaises et Étrangères  
 Sur demande envoi des catalogues.  
 Téléphone

**DIABÈTE SUCRE EDULCOR** Le seul permis aux Diabétiques par les autorités médicales.  
**OBÉSITÉ** Donne l'illusion du Sucre de Canne et n'en a pas les inconvénients. 2<sup>o</sup> 1/2 100 doses, 25, r. Rochechouart, Paris.  
**DIABÈTE**

**VIN de VIAL**  
 AT QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX  
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus COMPLET des RECONSTITUANTS  
 VIAL, 14, r. Bourbon, LYON, et toutes pharmacies

**PURETÉ DU TEINT**  
 rendu et conservé par le  
**LAIT ANTEPHÉLIQUE**  
 ou Lait Candès  
 DATE DE 1849  
 105, CANDES, 16, B<sup>is</sup> S-Denis, PARIS, et chez Parf. et Coif.

**DELETTREZ GROS** 105, Rue d'Enghien  
**AMARYLLIS du JAPON** PARFUM NOUVEAU  
**DELETTREZ DÉTAIL** 5, Boul. des Italiens

**SAUTERNES ET MÉDOC**  
 Grands vins classés  
 En 6 bouteilles variées... 30 fr. franco France  
 caisses / 12 " " " 55 fr. cont<sup>re</sup> rembat.  
 J.-B. CALLETAUD, Preignac, en Sauternes (Gironde).

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS  
 52<sup>e</sup> ANNÉE **JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE** 52<sup>e</sup> ANNÉE  
 Fondé en 1837, par Alexandre BIXIO  
 Rédacteur en chef: Édouard LECOUTEUX  
 Propriétaire-Agriculteur, professeur d'Agriculture au Conservatoire des Arts et Métiers, Professeur d'économie rurale à l'Institut national agronomique.  
 Le plus ancien et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Parait toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8<sup>o</sup> à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8<sup>o</sup> avec de nombreuses gravures et 12 planches coloriées d'après des aquarelles d'OL. de Penne, représentant les meilleurs types des espèces chevaline, bovine, et porcine, et les animaux de basse-cour les plus remarquables.  
 Pour la France et l'Union postale. Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50. — Pour tous les autres pays: Un an, 25 francs.  
 Un numéro spécimen avec planche colorisée sera adressé à toute personne qui en fera la demande, accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

Est **LE ROI** DES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES  
 Sans aucune notion DE LA Photographie TOUT LE MONDE peut s'en servir avec Succès  
**KODAK**  
 Permet de faire usage des Plaques et de PELLICULES TRANSPARENTES  
 Plaques IMPÉRIALES PLAQUES OPALES Papier "SOLIO"  
**AK**  
 FOURNITURES GÉNÉRALES pour la PHOTOGRAPHIE  
**EASTMAN PHOTOGRAPHIC M<sup>o</sup> C<sup>o</sup> L<sup>o</sup>**  
 4, Place Vendôme, PARIS.  
 Nouveau Catalogue gratis: franco sur demande.

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 cent.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1893

51<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 2609



GRAND-THEATRE. — « Pêcheur d'Islande », drame en 4 actes et 9 tableaux, par Pierre Loti et Louis Tiercelin, musique de G. Ropartz. —  
Gaos annonçant à Gaud la mort de Yann (dernier tableau).



LES *serpentins* du Carnaval sont encore enroulés autour des arbres du boulevard et c'est un joli spectacle que ces longs rubans bleus ou roses flottant autour des branches comme la parure de grosses têtes hérissées. On dirait — ou l'on eût dit, car le vent et la pluie doivent avoir emporté ces bouts de papier — quelque mai de village, quelque énorme bouquet de mariée, enrubanné et coquet. S'il fait beau à la Mi-Carême, nous verrons un amusant spectacle et les *serpentins* zèbreront nos rues comme des éclairs de gaieté.

Paris tient décidément à s'amuser et, si je puis dire, à se *dépanamiser*. Je passais, l'autre soir, devant l'École des Beaux-Arts. La nuit était déjà venue et, des profondeurs de la cour, du côté des ateliers de peinture, une clameur venait, joyeuse. Puis des lumières apparurent, des lanternes de papier portées par des jeunes gens formant la tête d'un cortège, et, tambour battant, avec des refrains sur les lèvres, une longue file d'élèves de l'École se mit à déboucher de la cour dans la rue, et à défilier devant les passants étonnés et amusés.

C'était une sortie de *loges*. Depuis huit jours ces jeunes gens étaient emprisonnés devant leur toile, et maintenant ils s'évadaient, laissant couler leur verve de jeunesse comme le vin d'un tonneau débordé. Groupés par ateliers, une longue bannière peinte flottait au-dessus de leurs têtes, la plupart déguisés soit en Grecs d'opérette, avec des casques fantastiques, soit en Romains de la banlieue, ils arboraient des images amusantes et des polémiques peintes où l'on voyait *l'Art Pompier* pendu comme le Pierrot des collégiens (*Aspicie Pierrot pendu*) et tirant la langue. Des devises cocasses et féroces se lisaient en grosses lettres, sur ces bannières juvéniles. Et je regardais ces déguisements de vrais artistes en rupture de bancs, traversant Paris et donnant aux passants le divertissement du Carnaval en plein Carême. Bannières et travestissements avaient sans doute déjà figuré au Moulin-Rouge, lors de la fête des *Quatre-Arts*. Mais tout, frusques, oripeaux et drapeaux, semblait inédit aux bons bourgeois qui regardaient passer, errier et chanter cette jeunesse en marche vers l'avenir.

Ce spectacle, qui n'était peut-être pas du goût des sergents de ville, m'a amusé. Il n'eût pas fallu arrêter cette colonne joyeuse. Les jeunes gens sont aujourd'hui, comme tout le monde, un peu nerveux. Ils éprouvent le besoin de faire tapage. On l'a bien vu, l'autre jour, à la Sorbonne, lorsque beaucoup d'entre eux ont si peu galamment protesté contre l'envahissement du cours de M. Larroumet par les femmes. Les chants et les cris ont été, paraît-il, par trop gaulois. Les étudiants voulaient renvoyer les dames à Lourcine. Ils reprochent à M. Larroumet d'efféminer son cours de littérature française, de parler surtout pour le sexe faible, de vouloir plaïre, comme jadis plaisait M. Caro.

— Je n'enjuponne pas la chaire pourtant, disait en gémissant le pauvre Caro.

Les étudiants n'aiment pas la science enjuponnée. Mais aiment-ils la science pure, et n'ont-ils pas fait du bruit par amour du bruit? Voilà M. Larroumet classé parmi les féministes.

Un vrai féministe, par exemple, c'est ce délicieux Bidard contre lequel plaident M<sup>lle</sup> de Lineuil et la comtesse de Bagdad, deux renommées nobiliaires que n'eût vraisemblablement pas reconnues d'Ho-zier. Bidard, le beau Bidard, plaisait aux femmes, leur promettait de les épouser, ce qui est toujours flatteur, et leur empruntait de l'argent. Après quoi, il n'épousait mie.

« Le mariage, ont dit les Goncourt, c'est la croix d'honneur des filles. » Cependant toutes les femmes ne tiennent pas à être décorées. M<sup>lle</sup> de Lineuil a même traduit assez drôlement ce sentiment devant le tribunal.

— Le mariage, vous savez, je n'y tenais pas. Cependant, je me serais laissée faire.

Cette résignation a son prix au double point de vue philosophique et comique. Du reste, les *mots de théâtre* abondent dans ce procès supra-parisien. Quoi de plus charmant que cette réponse de ladite M<sup>lle</sup> de Lineuil expliquant pourquoi elle avait confiance dans Bidard :

— M. Bidard se disait fort riche, et il prétendait même que lorsque sa fortune serait réalisée, nombre de gens seraient du coup réduits à la misère, à Paris!

C'est charmant. C'est du pur Forain. Et quel homme, ce Bidard, empruntant de l'argent à M<sup>lle</sup> de Lineuil pour éblouir, pour *allumer*, le mot est de M<sup>lle</sup> de Lineuil elle-même, la comtesse de Bagdad! C'est un don Juan d'une espèce particulière. Il n'a pas fait mille et trois victimes, mais il en compte un certain nombre. Des actrices parisiennes fort jolies et dont vous avez applaudi le talent et admiré les portraits-cartes aux vitrines des papetiers se sont fait prendre à la glu Bidard, ont été prises à ce que le président a appelé le krach Bidard. Je croyais les actrices, habituées aux ruses du théâtre, plus habiles, à flairer le Scapin sous le Don Juan.

Il y a actrices et actrices. Augustine Brohan, morte la semaine dernière, était une grande dame du théâtre et avait été une comédienne admirable. On disait autrefois *ces dames de la Comédie* et *ces demoiselles de l'Opéra*. Même, avant d'être comtesse de Gheest, Augustine Brohan était une dame dans toute l'acception du mot.

Spirituelle, distinguée, lettrée, elle a accueilli, à ses débuts, M. Alphonse Daudet, qui ne l'a pas oublié. Elle a écrit de très jolis proverbes et de délicates chroniques. Les comédiennes du dix-huitième siècle, je parle des plus fameuses, n'ont pas laissé plus de mots piquants et bien français que cette femme de tant d'esprit.

La génération nouvelle ne l'avait pas applaudie au théâtre, mais elle savait son nom. C'est un nom historique, ce nom sonore des Brohan. Depuis un an, la paralysie avait eu raison de cette vaillante et charmante Augustine. Très nerveuse, Augustine Brohan avait jadis des presciences et comme des divinations magnétiques.

Un jour, à Ville-d'Avray, n'étant pas affichée, elle dit, en déjeunant :

— Il faut que j'aille à Paris. Je sens que je joue ce soir!

Elle prend le train. Elle arrive au théâtre.

— Ah! madame, lui dit-on, le garçon est arrivé à temps pour vous avertir?

— Non, je n'ai pas vu le garçon; mais je savais qu'il y avait changement de spectacle et je suis venue.

Et elle avait deviné, absolument deviné: M<sup>me</sup> Nathalie ou M<sup>lle</sup> Denain, je ne sais plus qui, étant malade, la Comédie changeait son affiche pendant qu'Augustine Brohan la *sentait* à Ville-d'Avray.

Les transmissions de la pensée, dont on nous a donné des exemples au boulevard des Capucines, offrent ainsi de ces étonnantes curiosités. L'agent de police chargé de suivre et d'arrêter Arton devrait être doué de cette divination particulière. Mais Arton file, Arton se dérobe, Arton est invisible, et rien, à dire vrai, n'est plus inexplicable que cette agonie de Cornélius Herz et cette villégiature d'Arton, cet ubi-que qu'on aperçoit partout à la fois, à Anvers, à Vienne, à Amsterdam, à Bucharest, et qu'on ne trouve nulle part.

S'il meurt, Cornélius Herz, il emportera bien des secrets. Mais le banquier Bleichröder, l'ami de M. de Bismarck, ce roi de l'argent qui consignait à sa porte le roi de Saxe, le conseiller Bleichröder qui prêtait de l'argent en 1870 au gouvernement prussien comme Samuel Bernard en donnait à Louis XIV, ce Bleichröder, à la fois allemand et international, devait aussi savoir bien des dessous de la politique européenne. Il meurt à soixante-dix ans. Il était aveugle. On disait de lui ce qu'on disait aussi de Jacques Arago :

— Il fait croire qu'il n'y voit pas afin de ne pas apercevoir ceux qui l'entourent.

— Écrivez un chiffre sur une traite, prétendait M. de Bismarck, Bleichröder le verra!

Car, dans ses boutades, M. de Bismarck n'épargne personne, même ses amis. On vient de publier, sous son nom, un recueil de pensées et de paradoxes que le traducteur appelle le *Carnet de jeunesse du prince de Bismarck*. Ce carnet, on l'aurait trouvé dans les archives électorales de Cassel et il serait la propriété d'un M. Ruprecht Moschenross, *custos* de la Bibliothèque de la ville. L'authenticité de ces pages est-elle parfaitement établie? Je l'ignore et j'ai des doutes. Mais le volume est curieux. On l'a orné d'un très intéressant portrait de M. de Bismarck à l'âge de dix-neuf ans et l'ex-chancelier apparaît là comme une sorte de songeur imberbe et peu agréable. Je l'aime encore mieux casqué et moustachu.

Mais le *Carnet* a son prix, qu'il soit de M. de Bis-

marck ou d'un autre, et la politique de *fer et de sang* y a trouvé son La Roche-foucauld.

Je choisis dans ces feuillets.

« Puisque tout chagrin est vain, celui du remords doit l'être également.

— Ceux qui font sans cesse allusion au bon vieux temps regrettent surtout le temps où ils n'étaient pas vieux.

— L'ambition est la plus coûteuse des passions; heureusement ce sont les autres qui en font les frais.

— J'ai connu un pédant si renforcé qu'en se promenant dans une forêt de chênes séculaires, cette seule réflexion lui est venue: « Quels beaux pupitres de professeurs on taillerait dans tout cela! »

— Il faut qu'une fête soit un peu ratée pour être amusante. C'est sans doute ce qui a fait le succès de la création.

— Le thé est, comme l'amour, une boisson fade, mais on y revient, et, comme en amour, chaque fois qu'on va en prendre, on espère qu'il sera meilleur.

— La mode rend ridicules ceux qui la suivent et ceux qui ne la suivent pas.

— Que de gens n'auront pour toute notice biographique qu'une lettre de faire-part!

— Pardonnez à vos ennemis, a dit l'Éternel. Qu'il veuille bien commencer en se réconciliant avec Satan!

— Certains écrivains expriment leurs idées comme un jus de citron.

— On dit par dénigrement: « Il n'a pas inventé la poudre. » Le blâme me paraît modéré.

— L'homme féroce a une grande supériorité sur les bêtes féroces: il n'est jamais repu.

— L'ambitieux ne se contente de rien, pas même du bonheur.

— La calomnie, comme tous les poisons, est quelquefois un remède. »

Je m'arrête et je pourrais citer plus d'une de ces maximes *bismarckiennes* qui peuvent bien, en effet, être tombées des lèvres ou de la plume de l'étudiant Bismarck, philosophant la pipe à la bouche, entre deux pots de bière, au fond d'une *kneipe* enfumée. Que ce *Carnet* soit de M. de Bismarck, encore une fois, je n'en sais rien, et, comme disait ce condamné mené à l'échafaud, « j'ai de la méfiance! » Mais les pensées sont agressives, intéressantes, et Bismarck en a dit — et fait — bien d'autres! Son esprit est plus mordant encore que celui d'Augustine Brohan. Il a la dent plus dure.

Je ne citerai qu'une autre de ses pensées :

« Dans une paire d'amis il y en a forcément un qui est le droit, l'autre le gauche. »

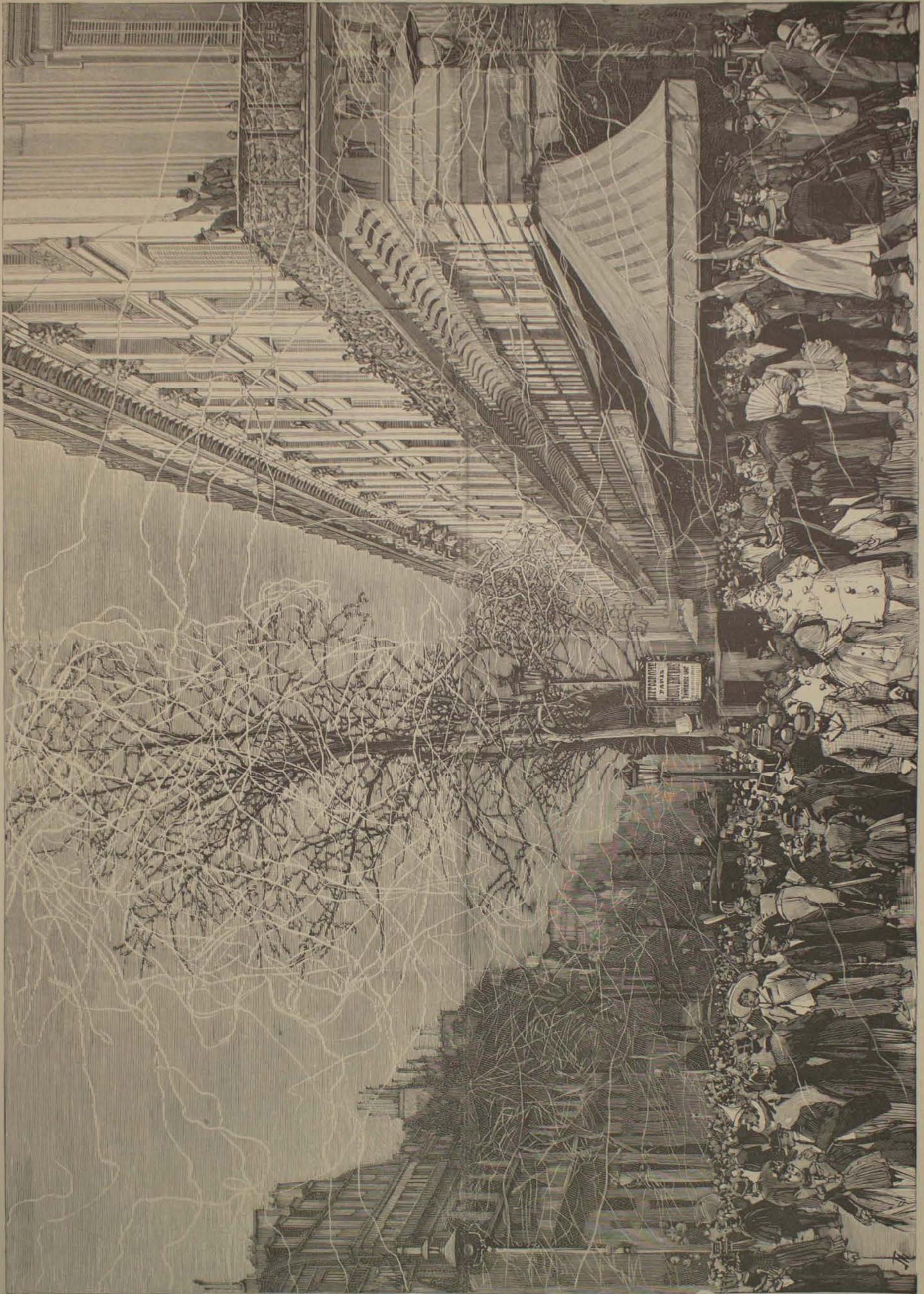
Quelqu'en soit l'auteur, la boutade est jolie. Il en est beaucoup dans ce *Carnet de jeunesse* dont je voudrais qu'on établisse enfin la parfaite authenticité.

Autre livre nouveau, la *Comédie de société au dix-huitième siècle* par M. du Bled. Mais nous allons avoir un théâtre de société tout à fait nouveau et qui sera très couru, aussi couru que ceux du dix-huitième siècle. M<sup>me</sup> Juliette Adam, qui renonce à ses chevaux depuis que son cocher a eu le malheur d'écraser quelqu'un, transforme en théâtre élégant sa remise et donnera bientôt avec des artistes amateurs et des élèves du Conservatoire — mais pas d'acteurs connus — des représentations de pièces, la plupart traduites par elle, ou imitées de l'espagnol. Voilà, ou je ne m'y connais pas, une véritable tentative artistique et elles vont faire prime, les invitations choisies de M<sup>me</sup> Adam. D'autant plus que le directeur de cette scène sera l'auteur de *Pêcheur d'Islande*, le divin Loti lui-même, avec le prince Karageorgevitch faisant fonction de régisseur. Théâtre d'art, s'il en fut, et d'artistes. Pierre Loti *manager*! Il rendra jaloux l'excellent directeur du Gymnase, M. Victor Koning, dont la galerie mise en vente, une galerie de choix, avec des Henner, des Dupré et des Stevens de premier ordre, va être un des événements artistiques de la saison.

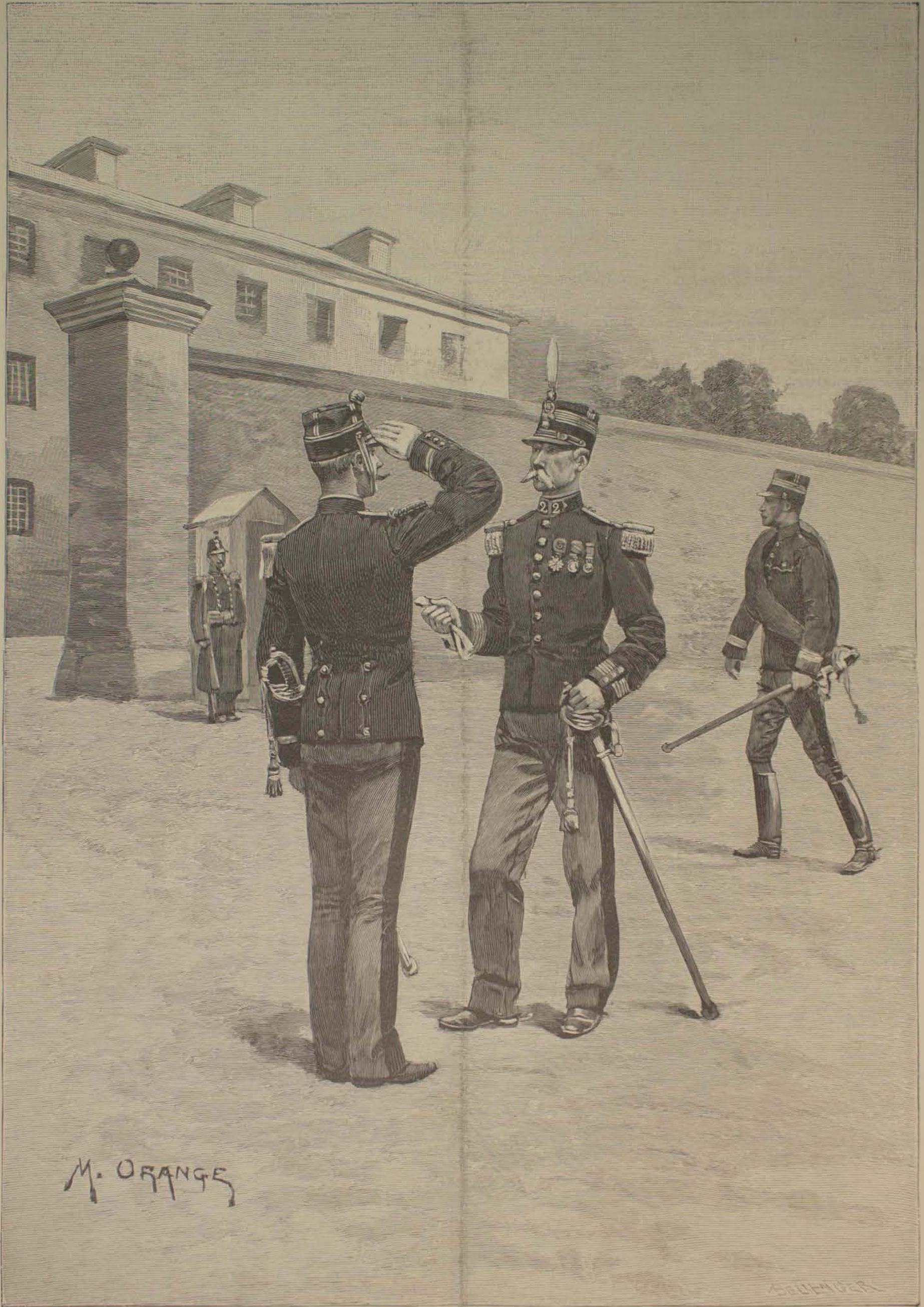
Mais Antoine, Maurice Boucher, tous les directeurs fantaisistes et libres sont ou seront dépassés par la direction Loti, poète-lauréat de la reine de Roumanie et impressario de M<sup>me</sup> Juliette Adam, deux reines dans leur genre et aussi charmantes républicaines l'une que l'autre.

RASTIGNAC.





LE CARNAVAL A PARIS. — Les serpents.



La nouvelle tenue des officiers d'infanterie.

## LE VOLCAN DE KILAUÉA

La politique n'est pas seule à révolutionner en ce moment les Sandwich. Des nouvelles de Honolulu, capitale du royaume havaïen, annoncent que l'île de Havaï, la plus importante de l'archipel, est de nouveau menacée d'une éruption volcanique. Ce serait la vingt et unième depuis soixante-dix ans. Agents de création, plus encore que de destruction, les feux souterrains ramènent sans relâche à la surface du sol, et des entrailles de notre globe, des approvisionnements nouveaux de matières solides. Forcés éleveuses, les feux ont fait surgir, dans l'Océan Pacifique, ces terres tropicales; ils ont soulevé à 4,208 mètres d'altitude la cime neigeuse de Mauna-Loa; ils ont recouvert de leurs scories des milliers de kilomètres carrés, déversant, dans le court espace de six jours, lors de l'éruption de 1868, cinq milliards de mètres cubes de lave.

De tous les volcans du monde, celui de Kilauéa est le plus remarquable, autant par ses vastes proportions que par son cadre merveilleux et son incessante activité. Il nous a été donné de le visiter à plusieurs reprises et dans des circonstances bien différentes.

La première fois, ce fut en touriste à la curiosité éveillée par de vagues récits, désireux de voir de mes yeux ce fantastique lac de feu, ce temple de Pélé, déesse des volcans, dont le nom revenait sans cesse dans les vieilles légendes polynésiennes. Quatre-vingts lieues à vol d'oiseau séparent la grande île de Havaï de celle d'Oahu, où se trouve Honolulu, capitale de l'archipel. Les communications étaient rares et lentes alors, et il ne me fallait pas moins de trois jours pour gagner Hilo, le principal port de Havaï. Je ne m'y arrêtais que le temps de faire en hâte mes préparatifs de départ pour Kilauéa. Le lendemain, je m'engageais avec mes guides dans les forêts tropicales, semées de larges clairières, qui recouvrent les flancs de Mauna-Loa. Après treize heures d'une course aussi rapide que le permettaient les sentiers pierreux et la monotone allure de nos mules, je débouchais enfin de la forêt et m'arrêtais brusquement en face d'un abîme béant.

La nuit venait; à peine quelques rayons du soleil mourant caressaient-ils de reflets roses la cime distante encore de Mauna-Loa. Derrière nous, à notre droite et à notre gauche, s'étendait la forêt sombre; un léger brouillard pleuvait sur les feuilles et tombait en gouttes silencieuses. Nous étions sur une étroite clairière; des deux côtés, les arbres s'avancèrent jusqu'au bord du cratère et se penchaient sur lui comme désireux d'en sonder les mystères. L'abîme était dans l'ombre, mais un reste de jour permettait d'en suivre les contours qui se perdaient dans un lointain obscur. Le cratère de Kilauéa mesure quinze kilomètres de circonférence et mille pieds de profondeur, ses parois sont coupées à pic. Au fond, l'œil entrevoit une plaine d'un gris métallique que sillonnent, rapides comme des éclairs, des raies de feu. Elles se croisent, s'enchevêtrent et se déplacent, dessinant d'étranges arabesques, de capricieuses mosaïques; elles brillent et s'éteignent, se jouant à la surface, que tour à tour elles éclairent d'une lueur intense ou plongent dans l'ombre. Au centre de cet abîme, un autre abîme se creuse, enserrant un lac de feu dont les vagues d'un insupportable éclat battent les roches calcinées qui ruissellent et se fondent sous l'effroyable chaleur. Paysage fantastique, irréel, devant lequel, fasciné, je me croyais le jouet d'un rêve, tel m'apparut le cratère de Kilauéa.

Le lendemain, tout autre était ce paysage. Le soleil des tropiques inondait de ses rayons lumineux un lac immense, aux vagues d'un reflet d'acier bruni, subitement solidifiées, conservant leurs formes intactes, leurs crêtes déhiquetées, leurs remous et leurs replis. Le regard étonné en suivait les courbes puissantes, ça et là interrompues par les profondes fissures qui, la veille au soir, découpaient si étrangement de leurs raies de feu la grande plaine d'un gris métallique. Comme la veille, *Lua Pélé*, le « temple de Pélé », le lac de feu, de quatre kilomètres de circonférence, flamboyait au centre, soulevant des flots de lave bouillonnante. Des fissures et du lac s'élevaient des nuages légers, ondulant à la brise, épanchés ainsi qu'un voile aérien sur ces ruissellements de fournaise et ces amas de scories. Au loin, la cime neigeuse de Mauna-Loa étincelait comme une chape d'argent, fermant l'horizon, surplombant le cratère qu'encrelait la haute forêt silencieuse.

Au long de la falaise, un abrupt sentier descen-

dit dans le cratère. Je le suivis et m'engageai sur la mer de lave refroidie. De vague en vague, de crête en crête, j'atteignis, après une heure de marche, le lac de feu. Là, mes Kanaques se découvrirent et, après quelques mots murmurés à voix basse et dont le sens m'échappa, ils attachèrent à des pierres divers objets apportés de Hilo, tels que colliers, bracelets, verroteries, et les lancèrent dans le gouffre mugissant en s'écriant à trois reprises : « Aloha, Pélé. — Je te salue, Pélé!... »

\*\*\*

Onze années plus tard, le 2 avril 1868, une formidable secousse de tremblement de terre ébranla l'archipel entier. A Honolulu, le ciel se voilait subitement, le soleil devenait d'un rouge sombre; une poussière fine, impalpable, flottait dans l'air. Dès le surlendemain, les avis les plus alarmants se succédaient de Hilo; ils annonçaient d'irréparables désastres, des villages effondrés et de nombreuses victimes, les habitants surpris dans leur sommeil par les flots de lave, les troupeaux engloutis et, dans le district de Kau, avoisinant le cratère de Kilauéa, jusqu'à trois cents secousses de tremblement de terre en vingt-quatre heures. Le conseil des ministres se réunit, je le présidai; on y décida d'envoyer des secours à Havaï et on m'en remit le soin. J'affrétai un navire à vapeur, fis charger à bord des vivres, des étoffes, des vêtements et de l'argent. Le roi voulut m'accompagner, et le 5 avril nous partions pour Hilo.

Le départ est lugubre; la population inquiète et morne se presse sur les quais. Au-dessus d'une mer tourmentée un ciel sombre, embrumé de cendres et d'épais nuages. Ordre est donné de forcer de vapeur et toute la nuit nous faisons route pour Hilo où nous abordons enfin dans l'après-midi du second jour.

Une grande foule attendait sur la plage. Depuis plusieurs heures le navire était en vue et le pavillon royal hissé au grand mât avait signalé la présence à bord de Kaméhaméha V. Le gouverneur nous reçut et, par lui, nous apprimes ce qui s'était passé. La journée du 2 avril avait été désastreuse pour l'île de Havaï. Dès la veille, des Kanaques arrivant de Kau apportaient la nouvelle que, pour la première fois depuis bien des années, — Kilauéa était muet; les sources de feu semblaient taries et le fond du cratère s'affaissait. Dans la soirée, le sol oscillait, et, dès le lendemain, les secousses se succédaient avec une telle rapidité qu'il était presque impossible de distinguer les intervalles de repos. Dans l'après-midi, un choc d'une violence épouvantable secoua l'île entière; c'était celui que nous avions ressenti à Honolulu. Sous l'effort de la lave bouillonnante et la formidable pression des gaz, une crevasse profonde s'était ouverte à Kapapala, dans le district de Kau, à 50 kilomètres de Hilo.

Le soir même de notre arrivée, des messagers allaient prévenir les indigènes des environs que le roi était à Hilo, qu'ils eussent à s'y rendre et à recevoir de lui les premiers secours. De son côté le gouverneur faisait dresser sur la plage une vaste tente pour la réception du lendemain. Le moins éprouvé des districts était celui de Puna, à l'extrémité ouest de l'île. Kaméhaméha V possédait des terres considérables et de nombreux troupeaux. Il décida qu'il mettrait terres et animaux à la disposition des plus malheureux et nous achevâmes la nuit en divisant sur la carte cette vaste propriété en lots suffisants aux besoins d'une famille et en répartissant d'avance le nombre nécessaire d'animaux.

Au jour naissant les Kanaques arrivaient; par toutes les routes ils débouchaient, les chefs de famille en tête, suivis de lamentables cortèges d'hommes, de femmes et d'enfants. Parmi eux se trouvaient de nombreux blessés, les uns soutenus par leurs proches, les autres portés sur des litières de bambous. Silencieusement ils se groupaient autour de la tente, par villages, attendant le roi dont l'arrivée fut saluée d'un long cri d'espérance et de reconnaissance. Tour à tour, à l'appel de leurs noms, les chefs se levaient, s'approchaient et lui baïsaient la main. Aux brèves questions qu'il leur adressait d'une voix émue, ils répondaient, énonçant le nombre des membres de la tribu, celui des morts et des blessés, des veuves et des orphelins, des animaux tués et des cases détruites. Rapidement, le roi, le gouverneur et moi, nous nous consultions; je remettais au chef un bon de secours pour vivres, étoffes, argent, qu'il allait, suivi des siens, recevoir à bord du vapeur, et, selon les cas, nous lui faisions l'attribution d'un lot de terre et d'un nombre déterminé d'animaux dans le district de Puna.

La journée s'écoula ainsi; tous ceux qui se pré-

sentèrent furent entendus et secourus. A la nuit nous nous embarquâmes pour nous rapprocher du lieu du sinistre. Avis avait été donné aux populations de la côte méridionale, de notre arrivée prochaine.

Elles nous attendaient, campées sur la plage, patientes et résignées, près de leurs villages en ruine et de leurs ports détruits. La côte avait changé d'aspect et notre pilote, désorienté, dut mouiller au large. Un épouvantable raz de marée, nous dit un blanc, témoin oculaire, avait succédé, le 3 avril, aux convulsions du sol. La mer s'était retirée à plus d'un kilomètre, puis, revenant avec fureur et dépassant de dix mètres les plus hautes marées, elle s'était brisée contre les falaises qui s'éroulèrent sapées par la base. Le choc avait été tel, et tel aussi le fracas, que l'on eût pu croire que l'île entière s'abîmait dans les flots. Hommes, femmes, enfants, canots, maisons, troupeaux, tout disparut en une masse confuse d'arbres déracinés, de terre, de roches et de sable, d'êtres humains et d'animaux luttant contre la mort, jouets d'une irrésistible puissance. Plusieurs fois l'Océan se retira et revint, rejetant ça et là des débris auxquels étaient attachés des cadavres et cramponnés des mourants; ces chocs répétés furent suivis de hautes et longues oscillations, la mer reprit son niveau, recouvrant de ses eaux des amas de débris. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait plus trace de villages de pêcheurs; partout le désert, la ruine, la désolation.

Laisant le roi procéder à la distribution des secours, je fis mes préparatifs de départ pour me rendre à Waiohina, à treize milles dans l'intérieur des terres. De tous les villages c'était le plus rapproché de l'éruption, celui où l'on comptait le plus grand nombre de victimes. Les survivants, affolés, se sont réfugiés, me dit-on, sur une colline crevassée, qui menace de s'érouler; ils se refusent à en descendre. Il me faut les y décider ou les y contraindre, tâche difficile étant donnés les faibles moyens d'action dont je dispose et l'influence qu'exerce sur eux le chef du district dont les propriétés ont troublé leur raison. C'est sur lui qu'il importe d'agir et, aussitôt arrivé à Waiohina, je lui dépêche un message pour le prévenir de la présence du roi sur la côte et le mettre en demeure de venir me rendre compte de sa conduite. A ma grande surprise, il arrive; aux reproches que je lui adresse il ne me répond que par un geste d'indigne découragement, me montrant l'amas de ruines qui nous entoure et sous lequel dorment à jamais sa femme et ses enfants. C'était évidemment la sa seule et sa meilleure excuse; mais sa folie est un danger. Pour la forme, je le fais arrêter et ramener à la côte; les autres suivent.

De la hauteur où je campe on domine le fleuve de lave. Son bras principal court à quelques milles de distance et sa source est à notre droite. On m'affirme qu'un certain nombre de Kanaques, surpris par l'éruption, ont cherché un refuge sur des mamelons qui se dessinent à l'horizon et qu'enserrent d'innombrables coulées. Si cela est, il y a peu de chances de les retrouver vivants. La chaleur et les émanations sulfureuses ont dû les asphyxier; en supposant qu'ils aient résisté, la soif les aura tués. Et cependant, au loin, sur un plateau que la lave étroit, on entrevoit, à travers le miroitement de l'atmosphère surchauffée, des formes indécises et mouvantes.

Non sans peine nous découvrons un gué sur un bras étroit de la coulée. A la surface, la lave s'est durcie, et cette croûte extérieure paraît, bien que brûlante encore, assez forte pour porter le poids d'un homme. Enveloppant nos pieds d'épaisses frondaisons, armés de branches longues et pointues pour sonder la solidité de cette croûte, qui plie sous nos pieds comme une glace de formation récente, nous franchissons l'obstacle et débouchons sur une clairière. Devant nous, à deux kilomètres de distance, un autre bras du fleuve fuit entre deux mamelons. Partout des îles ou des îlots enserelés de lave, et dont les arbres flétris et le gazon brûlé attristent le regard. Mais, du point que nous atteignons, je puis, avec ma longue vue, fouiller ces plateaux et m'assurer qu'aucun être humain ne s'y meut; seuls des bœufs et des chevaux achèvent d'y ronger le peu d'herbe qui s'y trouve.

Impossible de pousser plus avant; forcée nous est de rétrograder et de regagner la plage où le roi m'attendait. Tout ce qu'il y avait d'approvisionnement à bord était épuisé. Le même soir nous appareillons pour Honolulu, promettant aux indigènes l'envoi de nouveaux secours...

C. DE VARIGNY.



GRAND-THÉÂTRE

# PÊCHEUR D'ISLANDE

*Drame en 4 actes et 9 tableaux*

D'APRÈS LE ROMAN DE PIERRE LOTI

Par PIERRE LOTI et LOUIS TIERCELIN

Musique de J. GUY ROPARTZ

LA CHANSON DE LA GRANDMÈRE

au 3<sup>e</sup> acte.



Moderé. (♩=96)

PIANO *p*

*mf*

Mon ma - ri vient de par - tir Pour la pê - che d'Is - lan - de Mon mari vient

*pp* *p*

*f* *Diminuez.*

de partir Il m'a lais - sée sans le sou Mais tra la tra la la lou J'en ga - - - gne!

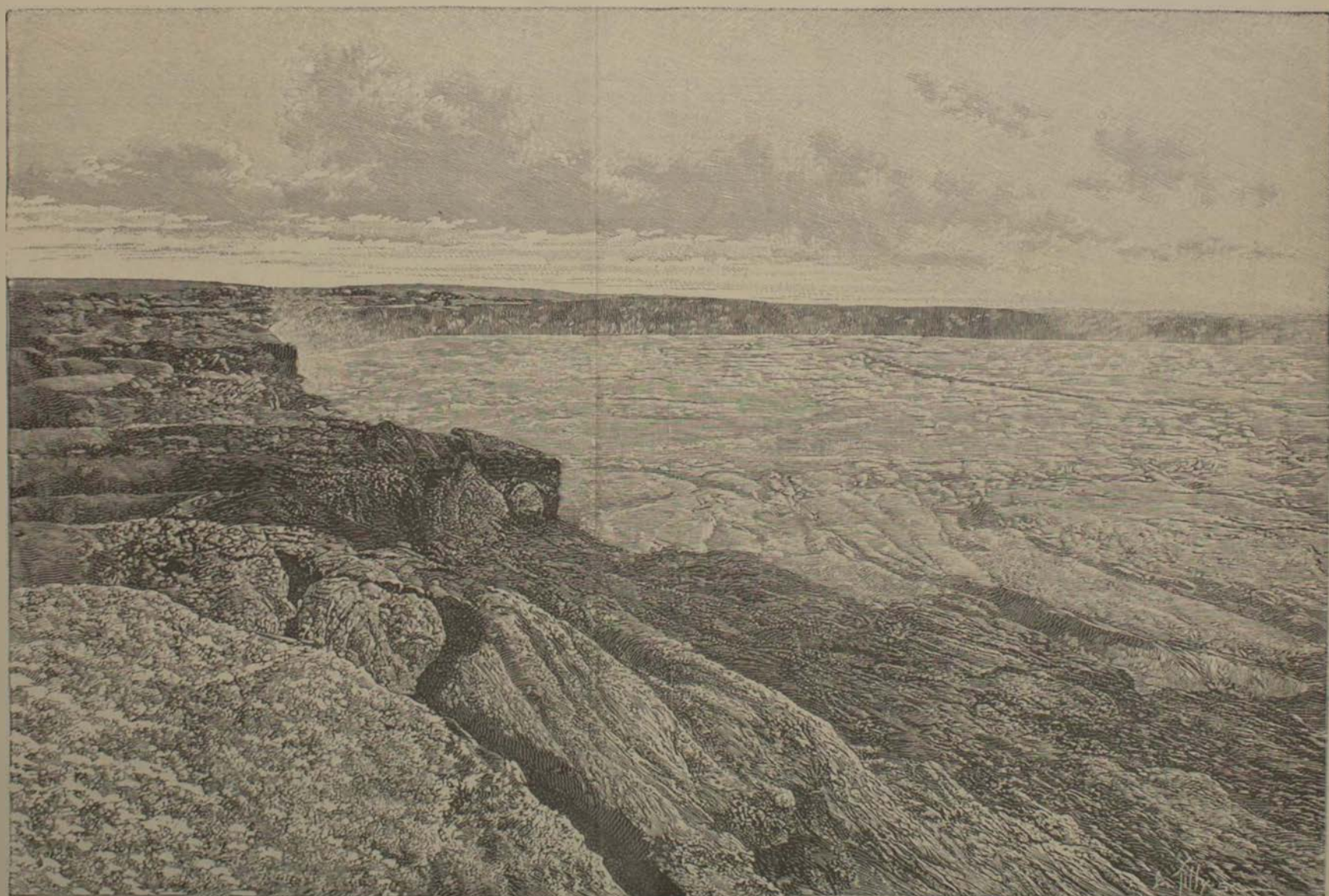
*p* *pp*

*p* *pp*

Il m'a lais - sée sans le sou Mais tra la tra la la lou J'en ga - - - gne.



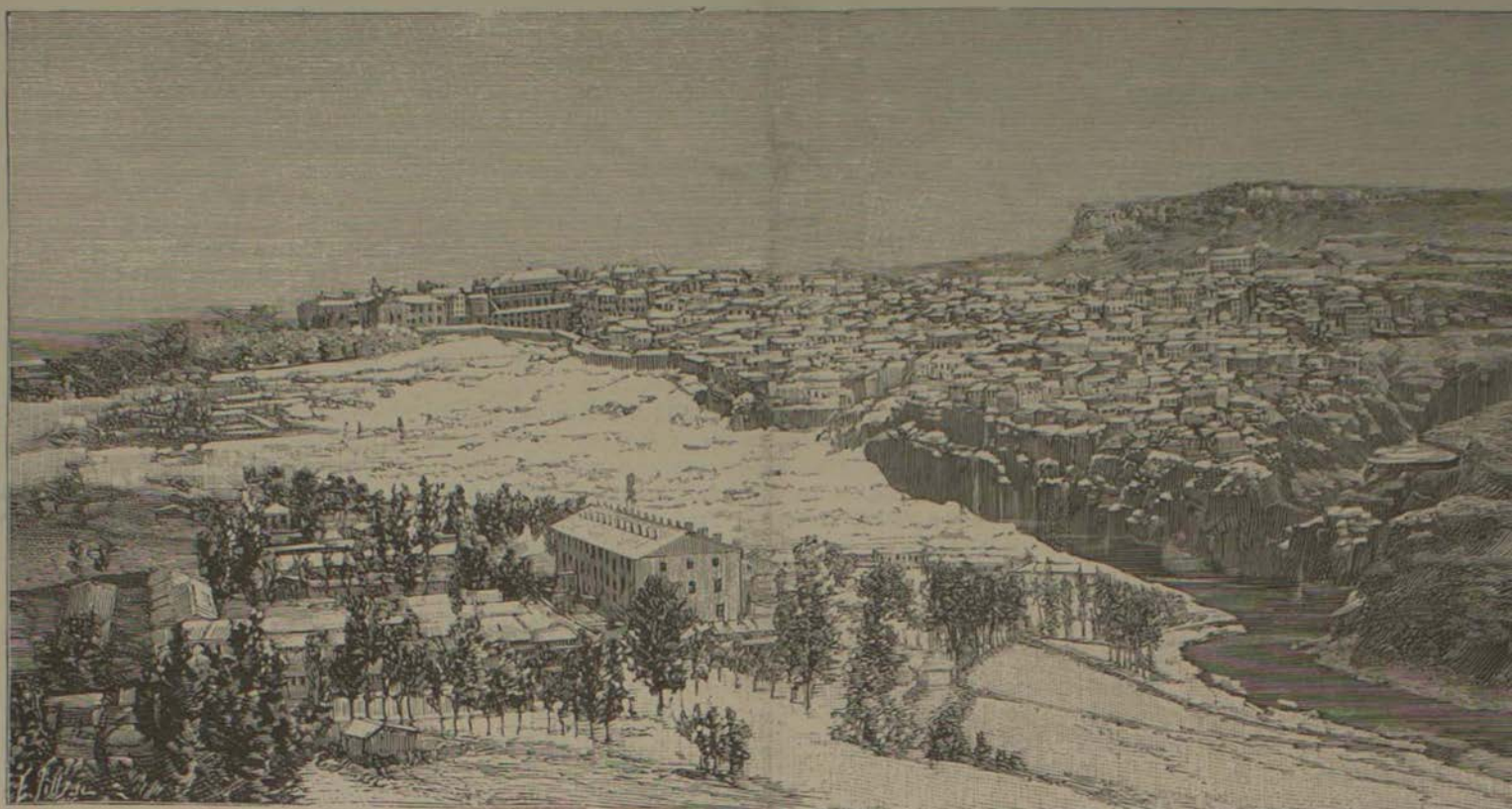
AUX ILES SANDWICH. — Le cratère de Kilauéa, dans l'île d'Hawaï: le lac de feu.



AUX ILES SANDWICH. — Le cratère de Kilauéa: vue générale.

D'après des photographies communiquées par M. Sauvin. (Voir l'article page 150.)

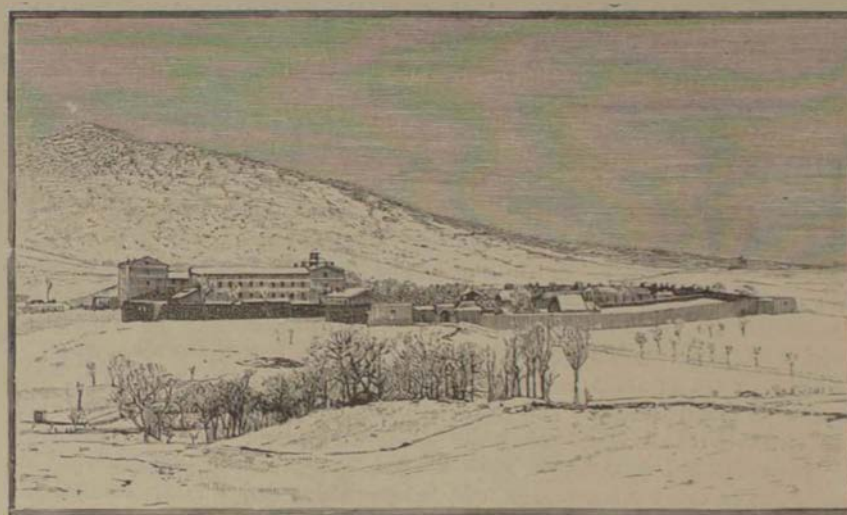
LA NEIGE EN ALGÉRIE



Aspect général de Constantine : vue prise en temps de neige. — D'après une photographie communiquée par M. Jacquot.



Le faubourg de la Porte-Djeba, à Constantine. — Phot. Jacquot.



Le fort de Teniet-el-Had, dans la province d'Alger.



Teniet-el-Had, dans la province d'Alger : l'ancienne maison des Hôtes.

## LES GRANDS FROIDS DE LA SCIENCE

Malgré le perfectionnement de ses procédés, notre industrie moderne n'est pas parvenue à réaliser de hautes températures de beaucoup supérieures à celles que pratiquaient les anciens. Ils connaissaient déjà le point de fusion du fer forgé à 1.600 degrés centigrades : la fusion du platine à 2.000 degrés environ, au moyen du chalumeau oxy-hydrogène de M. Sainte-Claire-Deville, les eût certainement fort intéressés, sans les surprendre outre mesure. Mais ce qui les eût charmés et plongés dans un étonnement profond, c'est la façon dont nous sommes parvenus à manier le froid depuis une vingtaine d'années. Les alchimistes eux-mêmes en eussent baillé tout bleu.

Il est curieux, en parcourant la brève et victorieuse étape de la science frigorifique, de voir comment on produit le froid à l'heure actuelle et d'enumerer tout ce que l'on en fait : il n'a rien à envier à la chaleur, sa concurrente de l'autre côté du zéro du thermomètre, tout au moins en ce qui concerne la multiplicité des applications.

Nous venons de parler du zéro du thermomètre. Grave question ! Il n'est pas de chiffre au sujet duquel les physiciens, les mathématiciens et les chimistes se soient querellés avec plus de féroacité. Tout le monde sait, en effet, que l'on marque zéro sur l'échelle du thermomètre, aussi exactement que possible, au point qui correspond à la glace fondante, c'est-à-dire au moment où l'eau cesse d'être solide pour devenir liquide, ce qui est son état le plus normal sur notre planète. Ce zéro est un point fixe, une sorte de repère sur l'échelle des températures : mais il paraît assez logique, comme le veulent les mathématiciens, que l'on puisse s'en écarter, en dessus et en dessous, autant qu'on le voudra. Nous ne nous chargeons pas de dire où, ni dans quel pays fantastique, hors de notre atmosphère terrestre, mais il est possible qu'il y ait quelque part des *chaleurs* ou des *froids* de dix mille, vingt mille, cent mille degrés centigrades, échappant au contrôle paternel du légendaire ingénieur Chevalier et de ses successeurs. Si rien ne prouve ces débauches de températures, rien non plus ne permet de les considérer comme impossibles. Il y a peut-être un endroit problématique où le chaud infini et le froid infini se rencontrent comme le serpent qui se mord la queue, pour se neutraliser : sur la route qui y conduit sont étagés des êtres construits pour s'accommoder de la température qui leur a été dévolue : lorsqu'ils sortent ou tentent de sortir de leur petit domaine thermique, ils sont gelés ou calcinés : tant pis pour eux.

Nous autres, habitants de la boule roulant dans l'espace qui s'appelle Terre, nous fonctionnons entre 273 degrés environ au-dessous de zéro et 3.000 degrés environ au-dessus : si, en effet, une température de 3.000 degrés venait à chauffer d'une façon continue notre planète, il est vraisemblable qu'elle fondrait comme un bâton de cire à caucheter dans la flamme d'une bougie et s'écoulerait dans l'espace sous forme de larmes qui donneraient aux planètes voisines un réjouissant feu d'artifice d'étoiles filantes. Quant à nos corps humains, dans ce cataclysme, ils seraient volatilisés, gazéifiés, brûlés à fond, il n'en serait plus question.

On approche d'assez près, soit en bourrant de combustibles d'effroyables fourneaux métalliques soufflés de vent brûlant, soit en développant des courants électriques intenses, de la forte température de 3.000 degrés au-dessus de zéro.

Quant à la température de 273 degrés au-dessous de zéro qui correspond à la rigidité de notre planète, et qui est la « température de mort » de la Terre, on ne l'a longtemps envisagée que théoriquement. Cependant, un remarquable savant de notre époque, M. Pietet, bien connu pour ses travaux sur la liquéfaction des gaz réputés permanents c'est-à-dire inliquéfiables, vient de s'en approcher de telle façon dans son laboratoire, qu'il est permis d'espérer qu'il la mettra, un jour ou l'autre, à notre service ; ce sera fort curieux et l'on peut à peine présager tout ce que cet asservissement de la température mortelle par excellence nous réservera de révélations.

Disons tout d'abord pourquoi la température de 273 degrés au-dessous de zéro paraît correspondre à l'acte de décès de la planète nommée Terre.

Voici comment on y est arrivé, par un séduisant calcul.

Tous les corps quelconques, sur la Terre, tous indistinctement, ont une sorte de vie mécanique, c'est-à-dire que si on élève leur température de 1 degré ils se dilatent avec effort, si on abaisse la température de 1 degré en sens inverse, ils se contractent et resserrent frileusement leurs molécules les unes contre les autres. Le jeu que prennent les molécules les unes par rapport aux autres, en se dilatant ou en se contractant, s'appelle *coefficient de dilatation* : chaque matière a son coefficient à elle, qui la caractérise, et ce coefficient a été déterminé par expérience pour toutes celles que l'on connaît, autant dire pour toutes, solides et liquides ; en le multipliant par l'élévation de température, on a le chiffre du mouvement moléculaire des matières, l'expression de leur vitalité mécanique. Prenons la moyenne de tous ces coefficients, multiplions-la par la température inconnue et égalons le tout, plus l'unité, à zéro, nous aurons comme résultat de cette toute petite équation la température à laquelle rien ici-bas ne se contracte plus, par conséquent « la température de mort » pratique. On a fait le calcul et l'on a trouvé 273 degrés au-dessous de zéro. Sous l'influence de cet abominable froid, la Terre serait inerte, sans un élanement, sans un mouvement dans l'espace, à supposer qu'elle ne se soit pas fendue auparavant en trente-six mille morceaux. Il va sans dire qu'il y aurait beau temps que les animaux et les végétaux seraient morts et incapables de ressusciter ; les pierres elles-mêmes, gelées à fond jusque dans leurs plus intimes éléments, ne se dilateraient plus jamais. Les statues de bronze des grands hommes mourraient une seconde fois, et cette fois ce serait la bonne, pour toujours ; le souvenir même de ce que fut la Terre serait gelé à jamais.

Voici comment M. Pietet s'y est pris pour enfermer les funestes degrés de froid dont nous venons de parler dans son laboratoire.

Il ne pouvait être question, avec les moyens que l'on connaît, de descendre d'un seul coup jusqu'à 200 degrés et plus ; ni la physique ni la chimie ne s'y prêtent. Aussi, le savant chimiste a-t-il partagé son excursion dans le domaine du froid en trois étapes. Dans la première étape, il emploie un liquide volatil de sa composition, nommé liquide Pietet, qui est un mélange d'acide carbonique et d'acide sulfureux ; avec ce liquide, on peut refroidir un premier récipient jusqu'à 110 degrés au-dessous de zéro. C'est le premier pas.

On plonge alors ce réfrigérant dans un condenseur rempli de protoxyde d'azote liquide et l'on descend, par la congélation de ce protoxyde, à 150 degrés au-dessous de zéro.

Maître de cette respectable froidure, on plonge le récipient n° 2 dans un troisième, qui contient, à volonté, de l'oxygène pur, de l'azote, de l'oxyde de carbone, du gaz des marais, ou, ce qui est bien plus simple, de l'air atmosphérique, tout bonnement. Cet air, comprimé à 90 atmosphères de pression, en se détendant, abaisse, cette fois, la température à 210 degrés au-dessous de zéro. C'est déjà fort joli, mais M. Pietet ira certainement plus loin : c'est 273 degrés qu'il lui faut.

Il va sans dire que ces opérations successives sont horriblement dangereuses. D'une part, on risque de s'y geler les doigts ; d'autre part, on manie constamment de véritables obus remplis de gaz, liquéfiés à leurs molécules défendantes, et qui ne demandent qu'à éclater en brisant tout. On en est récompensé par une invraisemblable excursion dans des régions à côté desquelles le pôle nord est une véritable terre chaude. De plus, on a le plaisir, pendant la troisième étape, de voir à l'état liquide ce bon air atmosphérique que nous sommes habitués à respirer à pleins poumons : il s'écoule hors des obus de M. Pietet avec une superbe couleur bleu de ciel d'une pureté incomparable qui charme les yeux.

La mesure de ces températures extrêmes ne peut se faire, bien entendu, avec aucun des thermomètres usuels. On emploie des thermomètres à hydrogène sec que l'on contrôle avec des thermomètres à acide sulfurique.

On aurait tort de se figurer que ces recherches sont toutes scientifiques et simplement destinées à servir de base à d'intéressantes théories. Elles sont déjà passées dans la pratique avec une utile précision.

On s'en sert, tout d'abord, pour étudier les modifications physiques des corps sous l'influence du

froid, ce qui permettra de mieux connaître le mode d'emploi des matériaux de construction, notamment des métaux avec lesquels nous faisons tant de choses, charpentes, ponts, énormes, rails de chemins de fer, navires, canons.

On étudie aussi l'effet des froids les plus variés sur les végétaux et les animaux. Il va sans dire que les microbes, les fameux microbes qui nous font une guerre si acharnée, en voient de belles dans le laboratoire de M. Pietet. Au lieu de les griller, on les gèle, on les engourdit, et on étudie la façon de les détruire le mieux du monde, soit par le feu, soit par le froid.

Une conquête très importante, c'a été la purification absolue du chloroforme à 100 degrés au-dessous de zéro. Ce corps, dont on fait un si grand emploi pour endormir les patients dans les opérations chirurgicales, est fabriqué par la réaction du chlorure de chaux sur des alcools toujours plus ou moins impurs. Or, quand le chloroforme n'est pas parfaitement pur, il arrive que le malade ne se réveille plus ; il a, incontestablement, le plaisir de mourir admirablement opéré et sur la voie de la guérison ; mais cela ne console pas les chirurgiens d'avoir perdu leur temps et envoyé le patient *ad patres*. Avec le chloroforme rigoureusement pur, c'est-à-dire cristallisé à 100 degrés au-dessous de zéro, le réveil est garanti, à la satisfaction générale.

M. Pietet se propose d'étendre ce procédé à toutes sortes de produits chimiques qui deviendront ainsi des produits de précision. Il se propose aussi de nous montrer une foule de choses nouvelles résultant de l'électrolyse à basse température encore inexplorée et de nous révéler, toujours au-dessous de 100 degrés, d'étonnantes réactions et affinités chimiques entre les corps. Qui sait à quelles industries nouvelles cela pourra conduire dans l'avenir ? On ne peut que l'entrevoir à peine avec un prodigieux intérêt. Quoi qu'il en soit, voilà un progrès et un grand progrès en germe : il prouve que la marche de la science moderne est bien loin d'être arrêtée ; de même que les grands froids dont nous avons parlé, elle marche par étapes et chaque victoire d'hier prépare une conquête pour le lendemain.

En attendant, comme cela se produit souvent, la possibilité entrevue des froids énormes a rendu déjà plus parfait et plus courant le maniement des basses températures voisines du zéro, à l'aide desquelles on réalise beaucoup d'applications industrielles intéressantes et utiles. Les machines frigorifiques à détente de gaz comprimé, à évaporation de liquides volatils et à affinité, rendent chaque jour de nouveaux services. Nous sommes loin des mélanges réfrigérants débonnaires, seule source de froid dans nos laboratoires et dans nos usines il y a une vingtaine d'années ; la Glacière des familles a eu de redoutables successeurs. En brûlant dans un foyer de machine frigorifique 1 kilogramme de charbon, on obtient couramment 20 à 25 kilogrammes de glace : la voulez-vous opaque, une eau quelconque convient ; la voulez-vous transparente, il n'y a qu'à employer, comme matière première, de l'eau distillée privée d'air, ou provenant de la condensation des machines à vapeur. On peut ainsi rafraîchir à volonté l'air des lieux habités et des salles de réunion, et dans les installations bien comprises le calorifère a toujours, comme contrepartie, le frigorifère. Horrible, mais utile application dans la poursuite du crime par la Justice, la Morgue de Paris conserve par le froid ses lamentables hôtes, jusqu'à terminaison complète de toutes les enquêtes les plus lentes et les plus minutieuses.

Un point de vue pratique très important, c'est la facilité que nous donnent les machines frigorifiques pour conserver toute la variété des denrées alimentaires, viandes, fruits, poissons, tout ce que renferment les Halles et les marchés de nos agglomérations civilisées ; régulariser les approvisionnements, niveler les hausses et les baisses des frigorifiques à la consommation. Mais elles permettent aussi de supprimer les pertes et les déchets résultant des chaleurs, des orages, de l'humidité, des froids mêmes, en un mot de tous les brusques changements de température. Or, supprimer les pertes et les déchets, n'est-ce pas déjà réduire un gaspillage involontaire et résoudre un côté de la fameuse question sociale en ne laissant rien perdre de ce qui peut répondre aux besoins immédiats de l'existence humaine ?

La nature elle-même nous a montré le chemin dans cet ordre d'idées. On a découvert dans les

glaces du sinistre fleuve la Léna, en Sibérie, d'énormes éléphants conservés par le froid depuis l'époque glaciaire qui les avait, tout vifs, recouverts de son épais lincol. Vient-on à porter la pioche dans ces entrepôts frigorifiques extraordinaires, la chair des pachydermes préhistoriques est trouvée si fraîche et si rose que les chiens des traîneaux sibériens en font de véritables curées : il n'est même pas bien certain que les conducteurs des traîneaux, eux-mêmes, ne s'en offrent pas de succulents rôtis.

Sans aller jusqu'au cuissot d'éléphants primogénus, nous trouverons de plus en plus dans les entrepôts frigorifiques que l'on établit dans nos villes d'excellentes viandes de bœuf et de mouton, qui serviront utilement à empêcher l'ascension fâcheuse des tarifs de MM. les bouchers. Tant que nos campagnards ne pourront pas nous fournir, en abondance, la quantité de viande nécessaire à nos besoins — et ils n'en approchent pas — les pays d'outre-mer, grâce aux navires frigorifiques de plus en plus nombreux, viendront économiquement combler la différence. Plus de ces sièges douloureux dans lesquels on prend l'assise par la famine, avec le concours de la peste ! Si ces heures néfastes doivent sonner de nouveau au cadran de l'évolution humaine, les entrepôts frigorifiques seront là.

Actuellement, en ce qui concerne la conservation des viandes et des produits alimentaires en général, une concurrence féconde est engagée entre deux méthodes de refroidissement des salles d'entrepôt. L'une procède par le rayonnement de serpents à circulation de liquides incongelables, comme c'est la règle pour les caves de brasseries par exemple ; l'autre opère par l'injection et la dispersion de l'air produit directement par des machines à air, en petites masses très froides, ou indirectement, en grands volumes à température moins basse, au moyen de frigorifères actionnés par des machines à gaz liquéfiés du genre de celles dont M. Pictet tire un si étonnant parti. Nous ne nous chargeons pas de le départager, d'autant plus que les résultats sont excellents de part et d'autre.

La conclusion, c'est que, dans notre fin de siècle si étonnamment active, nous nous élançons dans des directions nouvelles que n'avaient point soupçonnées nos ancêtres. Si la Mythologie, cet admirable résumé poétique de la science ancestrale, n'avait pas disparu de nos programmes remplis par la gymnastique, la vélocipédie et le lawn-tennis, il faudrait lui refaire un étincelant chapitre ; après avoir célébré la conquête du feu et personifié l'électricité asservie et rayonnante, il faudrait montrer le Froid des grands espaces bleus et mornes enchaîné dans les salles de gelée de nos usines modernes et condamné à veiller, avec des frigories paternelles sur notre garde-manger.

MAX DE NANSOUTY.

## LES THÉÂTRES

THÉÂTRE-LIBRE : *Le Devoir*, pièce en quatre actes de M. Louis Bruyère. — VAUDEVILLE : La dernière de *l'Invitée*. — GRAND-THÉÂTRE : *Pêcheur d'Islande*, drame en neuf tableaux, de MM. Pierre Loti et Tiercelin, musique de M. Ropartz. — COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Don Japhet d'Arménie*.

Connaissez-vous M. Louis Bruyère ? Non. C'est précisément pour vous le faire connaître que le Théâtre-Libre existe.

M. Antoine vient de représenter une pièce qui prouve que M. Bruyère n'a qu'un respect très limité pour la magistrature de son pays. Il lui fait commettre des canailleries qui étaient jusqu'à ce jour réservées aux traitres de mélodrames.

Je n'oserais jamais vous raconter les aventures de Guérigny, le héros de la pièce intitulée : *le Devoir*. Le début promettait, mais la fin n'a pas tenu. Oh non ! C'est une partie à recommencer, voilà tout.

Au sortir du Théâtre-Libre j'ai relu *Auguste et Théodore ou les Deux pages*, de Desèze. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais la pièce est typique en ce sens que tous les personnages, sans exception, sont des gens d'un cœur excellent, ne vivant que pour le bien et pour dire des choses attendrissantes. Le premier acte se passe dans une auberge ; les aubergistes, le mari et la femme, ne songent qu'à bien traiter les voyageurs, ils cherchent les occasions de leur rendre service, et, s'ils

n'ont pas d'argent, ils leur en prêtent ! Ah ! les délicieux aubergistes ! Arrive une famille qui a eu des malheurs — immérités naturellement. Enfin il y a un roi dans la pièce. On ne dit pas lequel, on l'appelle simplement : le roi. C'est un roi bon et juste qui tire d'affaire la famille malheureuse. En lisant cette niaiserie sentimentale qui s'est jouée en mars 1789 et au Théâtre-Français, — s'il vous plaît, — je me disais que ce genre-là était encore préférable aux turpitudes que nous sert parfois M. Antoine sous prétexte de vérité et de liberté de l'Art. Il est fâcheux que cet artiste de très grand talent, cet homme de théâtre si épris de nouveau et qui a su nous donner parfois des œuvres vraiment intéressantes, ne fasse pas un choix plus sévère dans les nombreux manuscrits qui lui sont envoyés.

Il a évidemment le droit de se tromper comme tout le monde et de jouer de mauvaises pièces, mais, au moins, qu'il les prenne propres. Mauvaises et sales, c'est trop !

Il y a quelques semaines, je vous ai rendu compte du succès retentissant de la première représentation de *l'Invitée* au théâtre du Vaudeville. J'ajoutais : « Si M. de Curel voit son succès ratifié par le public, il aura trouvé une formule théâtrale nouvelle. »

Le public des premières, c'est, si vous voulez, M. de Voltaire. Vient ensuite « Tout le monde » qui, au théâtre, a moins d'esprit que M. de Voltaire. « Tout le monde » a fait un accueil froid à *l'Invitée*. Certes, le talent considérable de M. de Curel n'est pas en cause et ce n'est pas une petite gloire que d'avoir conquis l'admiration des Parisiens raffinés qui forment en majeure partie le public d'avant-garde.

Je vous ai dit quelles étaient les qualités de premier ordre qui nous avaient séduits à la première de cette pièce : un dialogue plein de pensées nobles ou délicates, un talent d'analyse rare, une pénétration des âmes très subtile, etc. Je dois vous dire maintenant quels sont les défauts qui, devant le gros public, sont venus atténuer l'effet de ces qualités.

Le spectateur vient au théâtre avec une éducation théâtrale, si je puis ainsi parler. Il apporte des préjugés, des conventions particulières, et ce que l'on appelle dédaigneusement « le métier » n'est pas formé d'autre chose que de ces conventions connues et respectées.

Dans *l'Invitée*, le public n'a pas admis la femme qui, sous prétexte que son mari l'a trompée, ferme son cœur de mère en même temps que son cœur d'épouse et oublie ses enfants. Il n'a pas admis que lorsqu'un ami de la famille, Bagadai, vient dire à cette femme : — Voulez-vous venir embrasser vos enfants ?

Elle répondit : — Oui, mais qu'on ne dérange pas la maîtresse de mon mari qui vit avec mes filles. J'irai, mais ce sera une contemplation philosophique (textuel).

L'intérêt ne pouvant se porter sur le principal personnage, il restait à l'auteur la ressource de le porter sur les filles. Il pouvait nous apitoyer sur leur sort et, par un crescendo de sentiments tendres, nous montrer la mère conquise peu à peu par l'affection et la pitié que lui inspiraient ses enfants.

Ce cœur de mère était sec, il reste sec. L'héroïne est venue pour une contemplation philosophique ; si elle a quelque tendance à s'attendrir, elle la refoulera, et c'est par résignation qu'elle emmènera ses filles avec elle, au dénouement.

Il eût été très facile à M. de Curel de réussir, avec le sujet de *l'Invitée*, en le modifiant dans son point de départ et dans les développements de la deuxième partie de la pièce.

Il a obéi à une logique personnelle, à une fierté d'art très louable. Nous ne l'en blâmons pas, nous constatons les résultats.

D'ores et déjà il est l'égal d'Henri Becque, c'est beaucoup. L'avenir nous dira s'il peut monter encore ; je suis de ceux qui le croient fermement.

L'art de l'auteur consiste à faire désirer quelque chose au public et à satisfaire ensuite ce désir. Si vous ne le satisfaites pas, c'est mal joué, mon cher maître, et vous perdez la partie.

Heureusement pour lui — et pour nous — M. de Curel n'a aucun parti-pris d'école. Il ne se renferme pas prétentieusement dans des principes immuables. Il débute, il tâtonne, il cherche — et il trouvera.

M. Pierre Loti est un des hommes de notre temps qui ont eu la fortune la plus soudaine et la plus méritée. C'est un maître stylistique dont la pensée est poétique, la vision très personnelle, la description captivante.

Sa phrase, véritable sirène, charme, séduit, enveloppe, qu'elle vous promène harmonieusement sur les flots ou qu'elle vous fasse parcourir le Japon, pays d'opéra-comique, ou le chant désagréable et discordant des cigales se transforme, sous la plume de cet enchanteur, en une cascade de cristal.

Il est des chapitres de Zola qui provoquent l'admiration, l'enthousiasme, par leur force lyrique, presque à l'égal d'une belle poésie de Victor Hugo. Pierre Loti serait plutôt comparable à Alfred de Musset, en poésie, ou à Gounod, en musique. C'est un de ceux dont le talent semble avoir toute la grâce et toute la séduction de la femme.

*Pêcheur d'Islande* est un des romans les plus célèbres de l'auteur, et il est tout à fait regrettable qu'il ait cédé à l'inspiration de le porter à la scène, de complicité avec M. Louis Tiercelin — un homme de valeur, lui aussi — et avec l'approbation du directeur du Grand-Théâtre. Sans le jeu puissant de M<sup>me</sup> Marie Laurent, sans le talent sans cesse grandissant de Guity et sans une mise en scène vraiment admirable, cette soirée eût été une des plus nulles, une des plus somnifères auxquelles il nous eût été donné d'assister. Neuf tableaux pour les amours de Yann et de Gaud, c'est beaucoup ! Il y avait là matière à trois tableaux de drame lyrique pour le théâtre de M. Carvalho. Le public ne sera pas attiré, comme pour *Lysistrata*, par la renommée de M<sup>me</sup> Réjane et par le libertinage attique de M. Maurice Donnay.

La musique dont M. Guy Ropartz a agrémenté *Pêcheur d'Islande* constitue une véritable partition, où se rencontrent de belles pages. Nos lecteurs en pourront juger par celle que nous publions, grâce à l'obligeance de l'éditeur, M. Choudens.

La Comédie-Française a repris, en matinée dominicale, une pièce du plus remarquable des auteurs culs-de-jatte, j'ai nommé le poète Scarron. *Don Japhet d'Arménie* est une sorte d'épopée burlesque tenant de la parade de foire et de la comédie italienne par le sujet, et de la littérature par le vers qui est très gai, très original, très vivant. C'est un vers à panache.

Le public des dimanches a fait l'accueil le plus froid à la résurrection de cette pièce ; c'est un public qui a le respect de la Comédie-Française et qui s'étonne d'y voir représenter une farce, même lorsque les vers en sont étincelants. Devant le public du soir, *Don Japhet d'Arménie* s'est mieux comporté. Coqûelin cadet a été exquis dans le rôle de ce matamore, ancêtre de Tartarin de Tarascon.

Personnellement j'aurais préféré une reprise des *Bourgraves* avec les deux Mounet et Silvain. M. Claretie ne me la refusera pas.

ALBIN VALABRÈGUE.

## NOTES ET IMPRESSIONS

On vaut plus par les égards que l'on observe que par ceux que l'on obtient.

A. THIERS.

Si nous voyons plus loin que nos devanciers, il n'y a pas lieu de nous en prévaloir : nous sommes montés sur leurs épaules.

CAMPBELL.

Ce que l'on fait, il faut être prêt à le dire ; ce que l'on dit, il faut être prêt à le faire.

G. TOURNADE.

L'homme, à mesure que sa condition matérielle s'améliore, découvre de nouvelles façons de souffrir.

JULES LEMAITRE.

On n'imagine pas combien Paris contient de femmes qui sont « la plus belle ».

GYP.

On souffre sans amertume quand on se sent aimé davantage à cause de sa souffrance.

MARIE VALYÈRE.

Il y a deux espèces de viveurs : ceux qui n'ont pas conservé de poire pour la soif, et ceux qui n'ont pas gardé de soif pour la poire.

Docteur A. MOUGEOT.

C'est aux riches seulement qu'il est permis de paraître pauvres.

X.

Les masses ont un respect instinctif pour les chefs que la guerre a décorés d'un brevet visible de bravoure.

Le capitaine MAUMÈNE.

Les hauts faits du mal ont plus de retentissement que les exploits du bien, et c'est une des causes de notre pessimisme.

CH. CANIVET.

Pour l'homme d'Etat, le fameux « mar de la vie privée » devrait être de verre ; l'honnêteté du foyer est un gage de la probité publique.

Celui qui, jeune, ramasse une épingle, a seul la chance de gagner un jour honnêtement des millions.

G.-M. VALTOUR.



TÉHÉRAN. — Le champ de manœuvres.

exécutée d'après une photographie faite en janvier 1892, lors des troubles qui ont éclaté à Téhéran à propos de la régie des tabacs.

L'armée persane à Téhéran possède un champ de manœuvres désigné sous le nom de Maïdon-Marsh. Les exercices y ont lieu presque tous les matins de très bonne heure.

En dehors de l'infanterie, l'armée persane comprend de l'artillerie et de la cavalerie. Les pièces sont massées en grande partie sur la place dite des Canons et dans un bâtiment-caserne situé près de la poste aux chevaux de Téhéran. Mais la configuration du sol, l'état des routes par lesquelles on doit passer pour se rendre, par exemple, de Kasvin au Recht, ne permettraient pas d'utiliser les canons ordinaires montés sur roues et d'un certain calibre,

du moins dans une action rapide : aussi l'armée persane possède-t-elle plusieurs batteries de petites pièces de montagne, et la manœuvre de ces canons en miniature est des plus curieuses.

L'instruction de l'armée persane est actuellement dirigée par plusieurs officiers européens, notamment des Autrichiens, des Allemands et des Italiens, alors qu'au début de la formation de l'armée, les premiers instructeurs furent des Français. Il y a eu et il y a également encore quelques officiers russes.

En dehors des exercices et des revues passés, soit par S. M. le Shah, soit par le ministre de la guerre, l'armée persane a peu de service à fournir. Quelques postes disséminés à l'intérieur de la ville, quelques gardes dans les principaux établissements persans ou européens, ainsi que devant

## EN PERSE

Suite. — Voir nos numéros des 14, 21 janvier et 18 février.

Nous avons parlé des précautions que doivent prendre à Téhéran les familles obligées de réintégrer, le soir venu, leur domicile. Les rues pourtant sont calmes, il n'y a pas de patrouilles et en temps ordinaire les agents de police suffisent à assurer la sécurité des retardataires; mais en temps d'émeute, de troubles, on organise des patrouilles de jour et de nuit. C'est ce que montre notre gravure



TÉHÉRAN. — Une patrouille.



A TÉHÉRAN. — Manœuvre des petits canons.

les habitations des principaux personnages, et des ambassadeurs. Ces divers postes exigent relativement peu de soldats. Le harem royal seul est bien gardé par un fort détachement qui en protège les abords.

Tous ces soldats, après les exercices, rentrent à leur domicile et s'y occupent selon leur profession. Beaucoup sont banquiers ou plutôt changeurs, et leur boutique se compose d'un mouchoir ou d'un

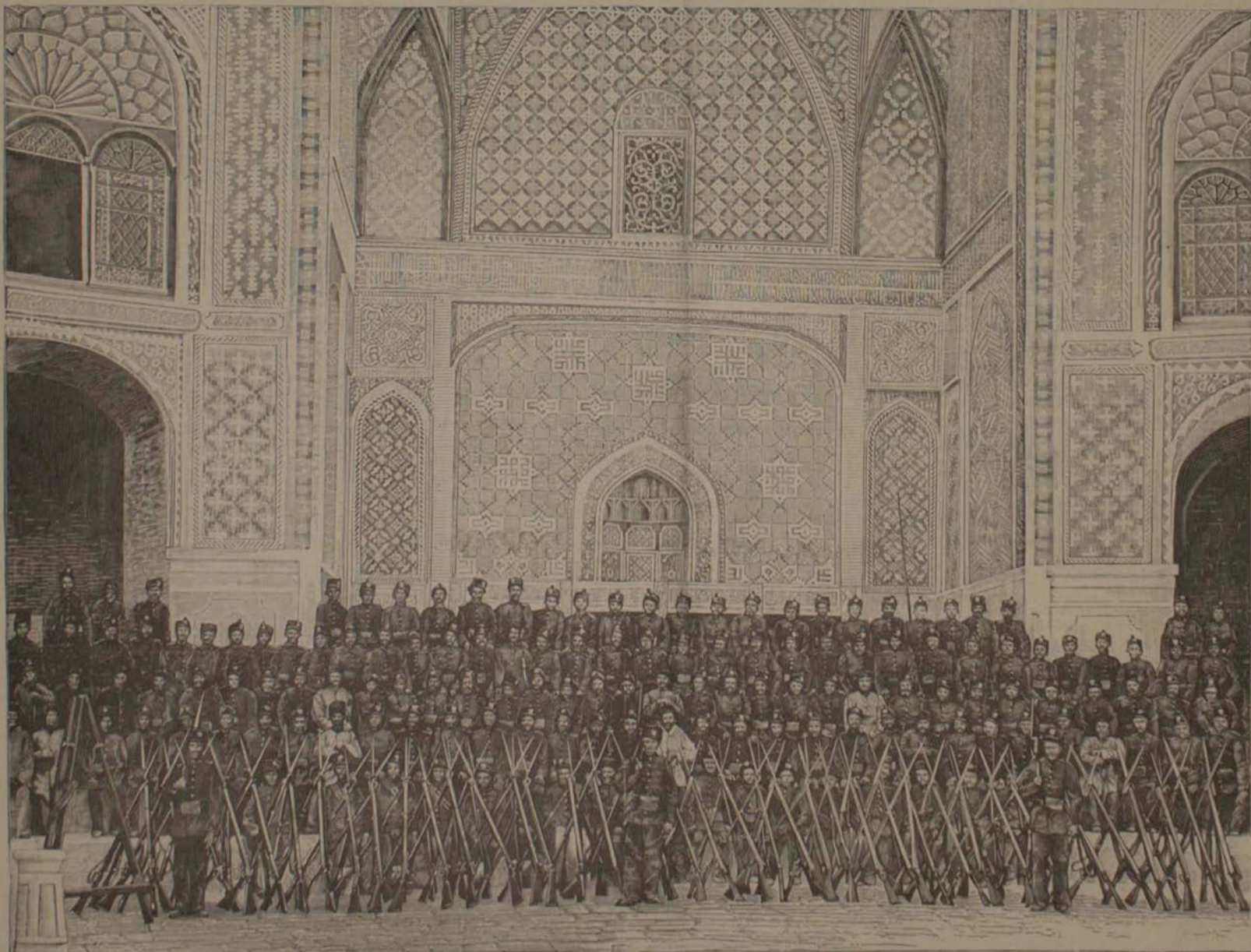
morceau de tapis sur lequel on a jeté quelques pièces d'argent noir (sous) et quelques pièces d'argent blanc (kran, anciens et nouveaux). Rarement on voit le billet de banque, de un ou plusieurs tomans, dans cette installation provisoire, les principaux changeurs se trouvant au bazar.

Quoique la polygamie soit autorisée en Perse, à Téhéran du moins, l'ouvrier ordinaire, le domestique, le petit employé a rarement deux femmes à

la fois. Il est vrai qu'il divorce assez facilement et pour le plus petit motif. Il peut donc s'offrir ainsi, à défaut de harem, le luxe de plusieurs épouses successives. Mais, au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, le nombre des femmes augmente, et si quelques-uns se contentent de quatre ou cinq, le shah, paraît-il, en possède, soixante-quinze ou quatre-vingts.

(A suivre.)

H. PELLET.



La garde du harem royal.

## DOCUMENTS ET INFORMATIONS

**Nouveau système de combustion sans fumée.**

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de divers systèmes de foyers fumivores, notamment d'a pareils à injection de vapeur ou d'air et d'appareils placés dans la boîte à fumée; mais ces appareils, assurément très ingénieux, n'ont jusqu'ici donné qu'une solution imparfaite de la question de la suppression de la fumée, et nous devons aujourd'hui faire connaître un nouveau système qui vient de subir, en Allemagne, de brillants essais, sous le nom de *combustion automatique et fumivore du charbon réduit en poudre*, et qui paraît résoudre complètement le problème posé.

Le principe du procédé, en somme très simple, consiste à introduire dans le foyer du charbon préalablement réduit en poussière au moyen de moulins centrifuges ordinaires.

A la place du foyer ordinaire des chaudières, on construit une chambre de combustion en forme de poire, revêtue de briques réfractaires, et pourvue de deux orifices opposés. Les poussières de charbon, contenues dans un caisson, sont projetées à l'aide de l'air sous pression dans cette chambre, préalablement portée à une haute température au moyen d'un feu nu, et dès lors leur combustion continue d'une manière intense et régulière, sous l'action du courant d'air qui les apporte.

La forme de la chambre de combustion étant telle que le courant d'air qui y pénètre perd aussitôt la plus grande partie de sa vitesse, on comprend que chaque parcelle de combustible en suspension dans cet air se trouve en un contact suffisamment intime et prolongé avec l'oxygène pour y subir une combustion totale; et, en réalité, aucune trace de fumée n'est perceptible à l'orifice d'issue des gaz de la combustion.

En outre, ces derniers gaz peuvent être utilisés pour élever la température de l'air et des poussières introduits dans la chambre, et l'opération finale est ainsi doublement assurée.

Enfin, parmi les nombreux avantages de ce système, il faut noter la possibilité d'éteindre immédiatement le feu, en tournant un registre qui arrête l'arrivée du combustible; et aussi l'inutilité des hautes cheminées, puisqu'il s'agit en réalité d'un tirage forcé s'opérant dans le foyer. Mentionnons encore la suppression des scories, qui nécessitent une main-d'œuvre toujours considérable.

Les compagnies d'éclairage électrique employant des systèmes de distribution à basse tension, et forcées par suite d'établir leurs stations génératrices, avec leurs chaudières, au centre des secteurs, tirent certainement de ce procédé de chauffage d'énormes avantages, puisqu'ainsi elles n'auront plus à compter avec l'opposition, très légitime d'ailleurs, que leur suscitaient les habitants des maisons voisines; et l'on peut dire qu'un système de combustion fumivore, combiné avec l'emploi de machines silencieuses, assure désormais l'existence des stations urbaines de distribution électrique à basse tension.

**Les cas d'intoxication nocturne** par l'oxyde de carbone, dus à l'usage des poêles à combustion lente, sont toujours fréquents, et la fréquence même des accidents de ce genre vient de recevoir une nouvelle explication. Jusqu'à présent, en effet, on admettait que, pour être mortelle, la proportion d'oxyde de carbone dans l'air devait être de 5 à 6 p. 100; mais des recherches de M. de Saint-Martin viennent d'apporter la preuve que la dose d'oxyde de carbone, capable de rendre mortelle une atmosphère pour un homme endormi qui y séjourne plusieurs heures, est beaucoup plus faible qu'on ne le supposait jusqu'à ce jour d'après des expériences de peu de durée faite sur les animaux.

Déjà, pour tuer des lapins avec un mélange de 15 à 16 centimètres cubes d'oxyde de carbone par litre d'air, M. Gréhant avait pu prolonger leur séjour dans cette atmosphère pendant une heure; mais en maintenant les animaux dans l'air confiné et intoxiqué pendant plusieurs heures, M. de Saint-Martin a trouvé que des doses infiniment plus faibles de gaz toxique finissaient par amener la mort.

Il y a donc grand intérêt à pouvoir mesurer, à un moment donné, la proportion, même très minime, de gaz oxyde de carbone qui vicie un air confiné, et M. Gréhant vient de mettre à profit, pour faire cette recherche, l'active absorption de ce gaz par le sang des oiseaux. En laissant un canard respirer seulement une demi-heure dans une atmosphère contenant 1 millième d'oxyde de carbone, on peut extraire de 100 centimètres cubes de sang de cet oiseau 6 centimètres cubes de gaz toxique. Ce procédé, très sensible, permet ainsi de déceler dans l'air une proportion de un cinq-millième, et même de un dix-millième d'oxyde de carbone.

**La peste des écrevisses.** — Il y a quelques années, dans le département de l'Ain, les écrevisses disparurent très rapidement des ruisseaux, qu'elles peuplaient abondamment jusqu'alors, par suite d'une maladie dont la nature était inconnue. Notamment le lac de Nantua, jadis renommé pour les écrevisses qui approvisionnaient tous les marchés de France, devint complètement improductif, et nous dûmes depuis lors en demander chaque année à l'Allemagne pour 12 à 15 millions de francs.

La maladie de ces intéressants crustacés a été l'objet de recherches spéciales, de la part de M. Dubois, d'un côté, et de l'autre, de MM. Henneguy et Thélohan, et ces savants ont constaté que le tube digestif des écrevisses malades contenait une quantité énorme de microorganismes cylindriques ou ovoïdes, parfois étranglés, assez semblables aux cellules de levure, mais dont la nature animale ou végétale n'a pas encore pu être rigoureusement déterminée.

M. Dubois, ayant observé que la maladie s'était arrêtée au niveau d'un barrage, pensa que le parasite en question avait pu être apporté par un poisson remontant le cours d'eau. Nourrissant alors des écrevisses avec des substances variées, viande, perches et gardons, il constata effectivement que, dans les bacs alimentés par les gardons, les écrevisses devenaient rapidement malades, et présentaient tous les symptômes de l'épidémie précédemment observée.

**Les fumiers de ferme.** — MM. A. Muntz et Ch. Girard ont entrepris récemment, sur les moyens d'accroître la valeur des fumiers de ferme, des recherches qui intéresseront tous les agriculteurs. Ceux-ci ne disposent, en effet, pour la production des récoltes intensives, que d'une quantité insuffisante d'azote, et, pour augmenter la fertilité de leurs terres, ils sont forcés de recourir à l'achat de nitrate de soude et de sulfate d'ammoniaque.

Or, d'après MM. Muntz et Girard, il se ferait une grande déperdition d'azote dans les fumiers alors que ceux-ci sont encore à l'étable, sous les pieds des chevaux, et ces pertes seraient dues à la fermentation très rapide des urines sous l'influence des ferments ammoniacaux. Dans les conditions usuelles de la pratique, il se perdrait en moyenne dans les écuries 29 0/0, dans les vacheries 32 0/0, et dans les bégérieries 30 0/0 de l'azote donné comme fourrage.

Il y aurait donc un grand avantage à pouvoir retenir une partie de l'azote qui se perd de cette façon. On a bien proposé des produits chimiques, tels que le sulfate de fer, la kainite, etc., mais leur emploi n'est pas économique. Aussi MM. Muntz et Girard donnent-ils aux agriculteurs qui utilisent la paille de leurs récoltes, le conseil d'associer à cette paille des terres tourbeuses ou riches en humus, dont quelques pelletées, jetées sur la litière, forment une couche qui suffit pour entraver le dégagement de l'ammoniaque. Les terres de bois et de bruyères retiennent également fort bien l'ammoniaque, et quand elles sont sèches, elles offrent un bon coucher pour les animaux.

**Les mouches.** on le savait déjà, sont des agents fort actifs de dissémination des microbes dangereux, et l'on ne saurait tenir en trop grande suspicion leurs menues pattes, véritables pieds d'éléphants cependant à l'égard des bacilles du charbon, de la fièvre typhoïde et surtout de la tuberculose, qui peuvent y rester adhérents pour être ensuite déposés sur nos vêtements ou sur nos aliments. Un bactériologiste allemand, M. Simmonds, de Hambourg, les accuse en outre de répandre le choléra. Ayant en effet capturé les mouches d'une salle dans laquelle avaient

été faites des autopsies de cholériques, il a pu démontrer que les pattes de ces insectes, d'apparence inoffensive, étaient chargées de bacilles cholériques, dont il a obtenu le développement en faisant marcher les susdites mouches sur des milieux nutritifs. D'où l'indication de désinfecter et de séquestrer immédiatement tout ce qui sort du corps des cholériques, et aussi de prendre, dans les salles d'autopsie, quelques précautions élémentaires auxquelles on ne songe guère. Car l'autopsie est assurément une chose parfois instructive, mais elle ne doit, sous aucun prétexte, constituer un danger de propagation des épidémies; et il ne faut pas que les mouches qui sortent des salles d'autopsie puissent aller semer des virus à la ronde, dans les soupes, les sauces, le lait des voisins, tous milieux de culture excellents pour les microbes. On a déjà but aux médecins le reproche d'être les propagateurs inconscients des maladies contagieuses; voici un nouveau danger à leur signaler.

**Un podomètre électrique.** — Le podomètre classique, instrument destiné à compter le nombre des pas faits par un marcheur, et par suite, étant connue la longueur du pas moyen de ce marcheur, la distance qu'il a parcourue, consiste, comme on le sait, en un petit pendule que l'on peut mettre dans la poche, pendule dont les oscillations, provoquées par les mouvements du membre inférieur, sont enregistrées par un mécanisme très simple. Mais il faut savoir que, dans le cas de grande vitesse, comme dans le cas où la marche est subitement ralentie, le pendule cesse d'avoir des oscillations synchrones avec le mouvement du marcheur, et que les indications du podomètre sont inexactes.

C'est pour remédier à ces inconvénients, que M. Genglaire a imaginé un *cursor-mètre électrique*, qui consiste essentiellement en une lame métallique à ressort, placée dans le creux de la chaussure, entre la semelle et le talon; cette lame entre en contact avec une petite plaquette de cuivre chaque fois que le pied prend son point d'appui sur le sol, et détermine ainsi la fermeture d'un circuit électrique, dont les intermittences sont enregistrées sur un petit compteur. Le compteur et la pile, qui est une pile sèche, tiennent, bien entendu, dans la poche.

Prévoyant le cas où la boue pourrait établir un contact permanent entre les deux pièces de l'armature métallique du soulier, l'inventeur a construit en même temps, pour les temps humides, une poire minuscule en caoutchouc, qui s'adapte au même point de la chaussure, et qui contient dans sa cavité les pièces en question.

Il est évident que ce système, modifié pour s'adapter à une roue de voiture et indiquer chaque contact d'un point de cette roue avec le sol, constituerait un bon compteur de tours de roue.

**Les victimes du travail.** — M. Cheysson, l'ingénieur distingué qui s'est fait une spécialité de l'application de la statistique à l'étude des phénomènes sociaux, s'est occupé de dresser la statistique des victimes des diverses crises qui menacent la famille ouvrière.

Prenant pour point de départ une population de 10 millions de travailleurs ouvriers, employés, domestiques, qui lui paraît répondre assez bien au cas de la France, il a supputé, à l'aide de documents recueillis chez nous et à l'étranger, et notamment en Allemagne, les tributs que cet effectif paie par an à chacune de ces crises, c'est-à-dire à la maladie, à l'accident, à la vieillesse, à la mort.

En ramenant à l'année entière toutes les incapacités temporaires de travail, il conclut à un total annuel de plus de 600,000 victimes, dont 17,500 frappés de mort violente ou accidentelle, et plus de 400,000 atteints d'une incapacité de travail d'un an.

C'est là un total effrayant, et qui certes justifie les efforts tentés de divers côtés pour conjurer par l'assurance les conséquences de ces crises.

**Le parasite des hannetons.** — Parmi les divers moyens proposés pour détruire les hannetons, l'idée très ingénieuse de les exposer à une épidémie foudroyante, en semant autour d'eux les spores d'un

champignon microscopique, le *botrytis tenella*, qui est leur grand ennemi, n'avait jusqu'à ce jour donné que des résultats assez médiocres.

M. Leizour, professeur départemental d'agriculture de la Mayenne, a pensé que cet échec était dû, non à la défektivité du principe, mais à la mauvaise manière de semer les spores du champignon parasite, et il a voulu rechercher si l'on pouvait se servir du hanneton lui-même pour propager son parasite.

Quatre lots d'insectes furent donc préparés et, dans chaque lot, quelques insectes subirent les traitements suivants: ceux du premier lot furent saupoudrés de spores sèches; ceux du second lot furent alimentés à l'aide de feuilles et de bourgeons de chêne saupoudrés de ces mêmes spores; ceux du troisième lot le furent avec des feuilles arrosées avec de l'eau chargée de spores, et enfin ceux du dernier lot furent complètement mouillés avec de l'eau dans laquelle on avait délayé des spores et des blancs d'œuf.

Le résultat fut le suivant: tandis que seulement un très petit nombre de hannetons des trois premiers lots furent contaminés, tous ceux du quatrième lot étaient morts au vingt-cinquième jour, et recouverts de la moisissure caractéristique. Il est donc manifeste que la contamination du hanneton est infiniment plus assurée que celle de sa larve, puisque tous les essais de dissémination du *botrytis*, restés insuffisants, avaient été faits, jusqu'à ce jour, au moyen de vers blancs contaminés.

M. Leizour propose donc, comme moyen, de répandre à profusion le parasite sur les terres envahies par le hanneton, et, une fois le hanneton terminée — car c'est toujours par là qu'il faudra commencer — de préparer, dans un seau en bois, un mélange d'eau dans laquelle on aura fouetté ensemble le produit de un à deux tubes de culture du champignon et deux ou trois blancs d'œufs, de se promener sur les terres avec ce liquide, et d'y plonger, de distance en distance, des poignées d'insectes dont il n'y aura pas lieu de se préoccuper ensuite. Les insectes ainsi contaminés se chargeront en effet de porter le champignon de tous côtés, chacun formant un foyer d'infection là où il tombera.

**Le total des immigrants débarqués aux Etats-Unis depuis soixante-dix ans** serait de 13,783,161, se répartissant comme il suit, par provenances:

Allemagne.....	4,504,128
Irlande.....	3,481,074
Angleterre et Ecosse.....	2,754,293
Scandinavie.....	1,057,348
Autriche-Hongrie.....	431,488
Italie.....	388,558
France.....	366,346
Russie et Pologne.....	324,892
Chine.....	290,655
Suisse.....	171,269

C'est le *Journal des Chevaliers du travail* qui vient d'établir ce compte, et qui se plaint de ces chiffres élevés, oubliant que ces 14 millions d'émigrants ont sans doute largement enrichi les Etats-Unis par leurs épargnes, leur travail, leurs qualités artistiques et leur valeur scientifique.

**Une nouvelle peinture contre la rouille** est employée en Angleterre, sous le nom de *Lender's Paint*, sur laquelle, paraît-il, le froid et la chaleur sont sans influence.

Cette peinture est composée essentiellement de silicate de fer, pulvérisé très finement, et mélangé à de l'huile de lin oxydée.

Le silicate de fer employé est celui qu'on trouve dans le voisinage des dépôts naturels des minerais de fer, et qui se rencontre aussi en veines dans les dépôts de granit décomposé par l'exposition à l'air.

Pour préparer la peinture, on réduit ce silicate à l'état de poudre impalpable, on le délaye dans l'huile de lin, et on y ajoute du vernis de façon à former une pâte, que l'on conserve sous cette forme jusqu'au moment d'en faire usage. Pour l'appliquer, on ajoute alors une nouvelle quantité d'huile de lin, les couleurs désirées, et de la litharge pour la rendre plus siccativ.

Appliquée sur des feuilles de tôle, cette peinture les protégerait non seulement contre l'action de l'eau même chaude, mais encore contre celle des liquides alcalins ou acides. Ce résultat a été jusqu'ici tellement difficile à obtenir, que la préparation

susdite, assez simple, mérite d'être mise à l'essai.

La résistance de la glace. — Des expériences ont été faites, lors des derniers grands froids, par les soins du ministère de la guerre, pour établir la valeur de la résistance de la glace à ses diverses épaisseurs. Il a été ainsi trouvé que, pour supporter le poids d'un marcheur isolé, la glace doit avoir plus de quatre centimètres. Lorsque son épaisseur atteint neuf centimètres, on peut y faire passer des détachements de fantassins par files espacées. A douze centimètres, elle est assez résistante pour supporter des pièces de 8 sur traveaux; pour les pièces de 12, il faut une épaisseur de quatorze centimètres, et pour les pièces de campagne attelées, avec caissons chargés, seize centimètres sont nécessaires. Enfin, une glace épaisse de vingt-neuf centimètres résisterait aux plus pesants fardeaux.

La récolte du coton, aux Etats-Unis, a été, en 1892, la plus belle que les Américains aient jamais obtenue. Elle s'est élevée à 9,078,707 balles, dont la valeur doit dépasser 500 millions de dollars, y compris la valeur de l'huile, extraite des résidus de la plante. En 1833, la récolte ne dépassait pas 1,070,000 balles. En 1885, elle était de 6,555,215 balles.

Année moyenne, les Etats-Unis consomment un tiers de leur production, et en exportent les deux tiers. En 1892, ils possédaient 15,277,869 broches.

La ville de Loudun se propose d'élever une statue au plus illustre de ses enfants; Théophraste Renaudot, le créateur du journal. A cette fin, un Comité, dont les membres ont été choisis dans le corps municipal, a été fondé sous la présidence de M. Duméreau, maire de Loudun. M. Eugène Hatin, l'éminent historien de la Presse et de Renaudot, a bien voulu accepter le titre de président d'honneur. Le Comité fait appel, en cette occasion, à tous ceux qui désirent concourir à la glorification du fondateur du premier journal français.

LES LIVRES NOUVEAUX

Napoléon intime, par Arthur Lévy. In-8, 8 fr. (Plon).

Sur le rif, portraits au crayon, par Léon Bernard-Derosne. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Educateurs et Moralistes, par Léon Séché. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Richard Wagner: Quatre poèmes d'opéras (Le Vaisseau fantôme, Tannhäuser, Lohengrin, Tristan et Isolde). Précédés d'une lettre sur la Musique. Illustrations de G. Rochegrosse et F. Mascotte. Notice de Charles Nutter. In-18, 4 fr. (Calmann-Lévy).

L'Amour dans la mort, par Maurice Drack. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Les Cent Nouvelles Nouvelles, édition revue sur les textes originaux et illustrée de plus de 300 dessins de Robida. 2 vol. in-8, 12 fr. (Librairie illustrée).

Solitude, roman par Pierre Maël. In-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

Décue, roman par Jacques Fréhel. In-18, 3 fr. 50 (Plon).

Le Triomphe de Lourdes, par ... In-18, 3 fr. 50 (Victor Havard).

Les Peuples de la Russie, 2<sup>e</sup> fascicule. 2 fr. 50 (Nilsson).

Claudine Lamour, par Camille Lemonnier. In-18, 3 fr. 50 (Dentu).

L'Argot de Saint-Cyr. In-32, 2 fr. (Ollendorff).

L'Année politique (1892), par André Daniel. 19<sup>e</sup> année, 3 fr. 50 (Charpentier et Fasquelle).

Paris (Guerre de 1870-71): La Malmaison, Le Bourget, le Trente-et-l'un octobre, par Alfred Duquet. 3 fr. 50 (Charpentier et Fasquelle).

Les Aventures de la princesse Soudari, roman par Mary Summer. In-18, 3 fr. 50 (Lemerre).

Souvenirs du capitaine Parquin, illustrés par Myrbach, Dupray, Walker. Ser-

gent, Marius Roy, édition populaire des Récits de guerre, 4 livraisons à 5 fr. l'une. Boussod et Valadon.

Nice-Carnaval, album in-4<sup>e</sup>, 1 fr. (Nilsson).

Deuil de fils, par A. Chassériau, avec une préface de Pierre Loti. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

La Mascara, par Jean Rameau. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

A cheval de Varsavie à Constantinople, par un capitaine de hussards de la garde impériale russe, avec une préface de Pierre Loti. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

Nouveau traité de versification française, par Ch. Le Goffic et Thieulin. 1 vol. in-18, Masson.

La Chasse au magot, par E. Ameline. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Sauvatre).

ANNONCES

Tarif des Insertions, 5 fr. la ligne.

Les annonces sont reçues: Chez MM. ALDBOURG et Co, 10, place de la Bourse.

A. LAHURE, 9, rue de Fleurus; Et aux BUREAUX DU JOURNAL, 13, rue Saint-Georges.

Des économies!

Le progrès le plus apprécié des femmes est celui qui supprime le budget si coûteux des fards et autres artifices de toilette. Aujourd'hui, une savonnette de Congo surfin, une boîte de Poudre Congolaise et un flacon d'eau parfumée suffisent pour conserver à nos charmes tous leurs attraits; aussi la parfumerie Victor Vaissier, 4, pl. de l'Opéra, voit-elle grandir chaque jour son élégante clientèle.

MAISON à Paris, avenue du Maine, 42. Cont. 360 m. Rev. env. 6,200 fr. Mise à p. 55,000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. Paris, 7 mars 1893. S'ad. à M<sup>e</sup> BOURDEL, not. à Paris, 30, r. Beuret.

Etude de M<sup>e</sup> Ch. GARNIER, avoué à Paris, quai de la Mégisserie, 16. Vente au Palais de Justice à Paris, le 11 mars 1893, à 2 heures, d'une

GRANDE MAISON A PARIS rue de la Banque, 16, et rue Paul-Lelong, 20, à l'angle de ces deux rues. Revenu brut environ 80,000 fr. 90. Contenance superf. 524 mèt. environ. Mise à prix: un million.

S'adresser à M<sup>e</sup> GARNIER, dépositaire d'une copie de l'enchère; Lamare et Lortat-Jacob, avoués; Prud'homme et Panhar, notaires; à M. Debressenne, architecte, 10, rue Delarochette et sur les lieux pour visiter.

1609 PARTS de propriété de la Soc. des Eaux minérales de Montégut Ségla (Hte-Garonne), à adj. en l'Ét. M<sup>e</sup> P. RIGAUD, not., 31, bd Sébastopol, le 28 févr. 93, à 1 h., en 5 lots. M. à p. pouv. être baiss.: 1,000 fr. pour chacun des 4 prem. lots de 300 parts, et 1,200 fr. pour le 5<sup>e</sup> lot de 409 parts. S'ad. à M<sup>e</sup> BONNEAU, synd. de faill., rue de Savoie, 6, et audit M<sup>e</sup> RIGAUD, notaire.

PROPRÉTE de rapp. cité Morieux, 11 et 13, r. de la Fédération, 56. C<sup>e</sup> 521<sup>m</sup>. Rev. 3,300 f. M. à p. 40,000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 14 mars 1893. S'ad. à M<sup>e</sup> ARON, not., 28, av. Opéra.

3 LOTS CRÉANCES 1<sup>er</sup> de 5,000 f., 2<sup>e</sup> de 20,000 f., 3<sup>e</sup> de 12,072 f. Adj. ét. LANGE, not., 9, bd St-Michel, le 1<sup>er</sup> mars 1893, 2 h. — M. à p. pouv. être baiss.: 1<sup>er</sup> 2,500 fr.; 2<sup>e</sup> 10,000 fr.; 3<sup>e</sup> 20,000 fr. S'ad. M. ROCHERTE, liq. jud., 12, pl. Dauphine, et au not.

USINE à usage d'épuration de graisses et huiles fines, à Argenteuil, quai de Seine, 124. M. à p. 50,000 f. Fac. de prendre en sus brevets et certifs. D'adj. p. 5,000 f. et à dire d'exp. matér. et marchand. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 14 mars 93. S'ad. à M<sup>e</sup> Bignon, avocat à Versailles, 24, r. de la Paroisse; et à M<sup>e</sup> FACHEY, not. à Paris, 3, r. du Louvre.

TERRAIN 267<sup>m</sup>, r. Paul-Baudry, 12, anc<sup>e</sup> rue Fortin (Ch.-Elysées). Mise à prix (70 f. le m.) 125,021 fr. Adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, le 28 févr. 93. S'ad. à M. Thévin, arch., 170 bis, rue de Grenelle, et à M<sup>e</sup> BRILLAUD, not., r. St-Martin, 333.

Maison ROUQUÉPINE 47, et Cambacérès, C<sup>e</sup> 190<sup>m</sup> angl. r. env. Rev. br. 45,407 f. M. à p. 200,000 f. Maison BASSANO C<sup>e</sup> 286<sup>m</sup>. Rev. b. 4,816 f. et Terrain 48, r. ... Mise à prix, 70,000 f. MAISON imp. Dany, 5, C<sup>e</sup> 172<sup>m</sup>. Rev. net. 4,487 f. MAISON M. à p. 50,000. Adj. s. 1 ench. ch. n. Paris 7 mars 93. S'ad. M<sup>e</sup> GALIN, n. 55, r. de Chateaudun.

HOTEL av. Montaigne, 58 (rond-point Ch.-Elysées). Rev. net. bail ppal. 18,000 fr. M. à p. 300,000 f. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 7 mars 1893. S'ad. à M<sup>e</sup> VALLÉE, not., bd Voltaire, 90.

Etude de M<sup>e</sup> POISSON, avoué à Paris, rue Godot-de-Maurou, 26. — Vente au Palais de Justice à Paris, le 2 mars 1893, à 2 heures, de

PROPRIÉTÉ VILLA VILLAMARE dite à MARSEILLE, quartier Saint-Louis, Cont. environ 8,000 m. Mise à prix 34,346 fr. S'adresser audit M<sup>e</sup> POISSON, M<sup>e</sup> Laisney, avoué à Paris, M<sup>e</sup> Mahot de la Querantonnais, notaire à Paris, M<sup>e</sup> Perraud, notaire à Marseille.

MAISON rue Képler, 8/10 (arr.) C<sup>e</sup> 170 m. Rev. br. 7,200 fr. M. à p. 80,000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. Paris, 7 mars 1893. S'adresser à M<sup>e</sup> LAYOIGNAT, not., 5, rue Auber.

Etude de M<sup>e</sup> HENRI PATENOTRE, avoué à Paris, rue des Vosges, 10 (successeur de M<sup>e</sup> J. Bourso). VENTE au Palais de Justice à Paris, le samedi 11 mars 1893, à 2 heures, d'une MAISON A PARIS 24, Faubourg-Saint-Antoine, 240. Revenu net évalué 3,000 francs. Mise à prix: 30,000 francs. — S'ad. à Paris, à M<sup>e</sup> PATENOTRE et Husson, avoués, Donon, not.

PROPRÉTE d'agrément, S<sup>e</sup>-Germain-en-Laye. Vue magnifique. S'ad. Olivier, 13, rue Pasquier, Paris, ou Candeliez, not., S<sup>e</sup>-Germain.

Goudron Freyssinge

4 cuillerées à café par verre de boisson aux repas contre Bronchites, Catarrhes, Meladies de la Peau, Epidémies. — 1 fr. 50 dans les Pharmacies.

RECOLOREZ A SEC vos cheveux blancs dans leur nuance naturelle avec la POUDRE CAPILLUS, 5 f. 8 f. et 12 f. Mandat, 5 f. 50, 8 f. 85, 12 f. 85 Parf<sup>m</sup> Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

ENGELURES, GERÇURES prévenues ou détruites par la Pâte de Prelats qui blanchit et adoucit les mains, 5 fr. et 8 fr. le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 ou de 8 fr. 50 adressé à la Parfumerie exotique, 35, rue du 4-Septembre.

Gouttes Livoniennes Contre Rhumes, Toux, Bronchites, etc.

DAMES Villa de Sant<sup>e</sup> p<sup>e</sup> Accouchements et Malad. des femmes. Elevé enfants, Jardin, Hydroth., Docteur aux choix. M<sup>e</sup> GUY, 215, B<sup>e</sup> Poireiro, Bois Boulogne.

VIN MARIANI A LA COCA le plus efficace des toniques. 41, B<sup>e</sup> Haussmann, et Pharmacies.

RHUM CHAUVET

Antipyrine du Docteur KNORR Fabriquée à CREIL (Oise) SPÉCIFIQUE CERTAIN DES MIGRAINES et NÉURALGIES SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, SEUL, toutes les garanties de pureté. SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. (Consu l'er in Médic. n. pour les doses à prendre.)

Baudet 18, Rue Favart, 18 PARIS 5 Médailles d'Or Instruments de tous Styles MAISON DE CONFIANCE Garantie: 10 ans SOLIDITÉ • ÉLEGANCE SONORITÉ Pianoforte Condition et Prix exceptionnels.

ASTHME CATARRHE Suppression immédiate des Accès et Guérison définitive par le PAPIER à CIGARES BARRAL Boîte de Papier, 5 fr.; Boîte de Cigarettes, 3 fr. PUMOUZE, ALU-SPIRYRES, 78, Faub. St-Denis, Paris.

PLUS DE MAUX DE DENTS! PAR L'EMPLOI DE L'ÉLIXIR, POUDRE & PÂTE DENTIFRICES DES RR. PP. BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Souillac (Gironde) Dom MAGUELONNE, Prieur 2 MÉDAILLES D'OR: Bruxelles 1830, Londres, 1884. Les plus hautes Récompenses Inventé en l'an 1373 par le prieur PIERRE COURSAUD L'usage journalier de l'Élixir dentifrice des RR. PP. Bénédictins, prévient et guérit la carie des dents qu'il blanchit et consolide en fortifiant et assainissant parfaitement les gencives. « C'est un véritable service à rendre, de signaler cette antique et utile préparation, le meilleur curatif et le seul préservatif des affections dentaires. » Vente en Gros: SEGUIN, BORDEAUX Maison Fondée en 1807 DÉTAIL: Dans toutes les Parfumeries, Pharmacies et Drogueries.

UN DEMI SIÈCLE DE SUCCÈS Le seul véritable Alcool de Menthe, c'est l'Alcool de MENTHE RICQLÈS Malaises Dans une infusion pectorale bien chaude il réagit admirablement contre RHUMES REFROIDISSEMENTS, GRIPPE. EAU de Toilette et DENTIFRICE exquis Exiger le nom de RICQLÈS sur le flacon.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY Ligne régulière de paquebots-poste de Bordeaux à la Corogne, Vigo, Leixoes (Porto), Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Montevideo (p<sup>r</sup> Buenos-Ayres et Rosario), Sandy Point, Coronel, Talcahuano et Valparaiso, av. correspond. pour tous les ports du Sud Pacifique. S'ad. à Bordeaux, à M. HENRY DAVIS, 1, pavé des Chartrons; à Paris, à The Cunard S-S., C<sup>e</sup> LIM<sup>e</sup>, 38, av. de l'Opéra.

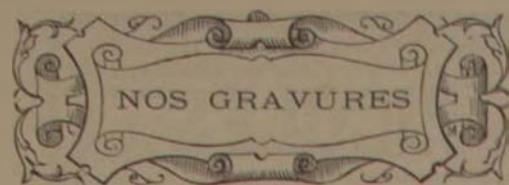
SIROP DE BRIANT Ph<sup>m</sup> 150, rue de Rivoli, PARIS, et toutes Ph<sup>m</sup>. Depuis plus de 50 ans, les Médecins recommandent le SIROP de BRIANT dans les maladies de Poitrine, Toux, Rhumes, Bronchites, Catarrhes, Grippe, etc. C'est le plus actif, le plus agréable et le meilleur marché des médic<sup>es</sup> pectorales. Prix, le Flac.: 2<sup>f</sup> 25 Exiger la signature.

ETABLISSEMENT DE SAINT-GALMIER (Loire) SOURCE BADOIT L'EAU DE TABLE SANS RIVALE, LA PLUS GAZEUSE Débit: 30 millions de bouteilles par an. Vente 12 millions

NIGRITINE Teinture Instantanée POUR les CHEVEUX et la BARBE GARANTIE INOFFENSIVE NOIR, CHATAIN, BRUN GELLÉ FRÈRES Parfumeurs 6, Avenue de l'Opéra, PARIS

Plus d'ASTHME à l'instant même Rédempteur: Cent mille fr. Médailles argent, or et hors concours. Indication gratis franco. Ecrire au D<sup>r</sup> CLERY, à Marseille.

L.T. PIVER A PARIS PARFUMERIE AU CORYLOPSIS DU JAPON SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUDRE, HUILE



## PÊCHEUR D'ISLANDE

Une croix se dresse au bord de la grève. Derrière, on voit la mer, la mer immense, la mer sombre, dans les profondeurs de laquelle Yann, le mari de Gaud, est enseveli pour toujours.

Le mariage avait été célébré dans le pré : les mariés avaient eu cinq jours de vie commune avant l'appareillage de la flottille des pêcheurs d'Islande. Yann était parti, et, quand la campagne a été finie, il n'est pas revenu.

Il est au fond de la mer, et Gaud, sa veuve, errante sur la grève, pleure désormais l'homme qu'elle a tant aimé et dont elle a senti le cœur battre à côté du sien pendant une seule et courte semaine. La vieille grand-mère et les amis et amies du village viennent la chercher. « Il faut revenir au village, dit-on à Gaud. Il faut mettre la cape de veuve. »

Gaud n'entend pas cet appel. Elle entend celui que Yann lui adresse du fond des flots et elle meurt, dans l'espoir qu'elle va le revoir. Telle est la scène de la pièce de Pierre Loti, que représente notre gravure.

## LA NOUVELLE TENUE DES OFFICIERS

La tunique et l'épaulette, bannies il y a dix ans et laissées aux seuls cuirassiers et officiers de gendarmerie, viennent de faire une rentrée bruyante. Aussi les jeunes officiers et les marchands d'équipements sont dans la joie : les uns parce que l'expression « porter l'épaulette » n'est plus une vaine métaphore, les autres estimant que lorsque la passementerie va tout va. Seuls les officiers déjà mûris et chargés de famille trouvent la réforme coûteuse ; au fond ils ne revêtiront pas sans plaisir l'uniforme sous lequel ils ont débuté.

La tunique nouvelle ne ressemble pas à celle que le dolman avait remplacée : elle était longue et ajustée, elle avait deux rangées de boutons ; la tunique moderne, courte et ample, se boutonne au milieu. Les épaulettes n'ont pas changé, elles sont en or pour l'infanterie de ligne et la légion étrangère, en argent pour les chasseurs à pied, les adjudants ayant toujours des épaulettes d'un métal opposé à celui des officiers. Les officiers supérieurs reprennent les épaulettes à gros grains, ou « graine d'épinard », le lieutenant-colonel ayant sur le plat des siennes un métal différent du métal employé pour les torsades.

En même temps revient la contre-épaulette. Les sous-lieutenants la porteront à gauche, les lieutenants à droite. Les galons à trèfle sont remplacés par les galons posés à plat autour de la manche.

Notre gravure rend bien le caractère élégant et sévère à la fois de la nouvelle tenue, mais on peut remarquer combien le képi contraste avec l'épaulette. Ce dernier ornement nécessite une coiffure moins banale. Aussi fait-on des vœux dans l'armée pour obtenir le shako à plumes de Saint-Cyr ou le bicorne du polytechnicien avec adjonction d'un plumet.

## LES SPIRALES DES JOURS GRAS

Le carnaval a décidément la vie dure, l'âme chevillée dans le corps, comme disent les bonnes gens. S'il est des morts qu'il faut qu'on tue, celui-ci, déclaré cadavre depuis quelque cinquante ans, paraît décidé à enterrer... ses croque-morts. Malgré la guerre, la suppression du bœuf gras, l'absence de tout cortège ; quoiqu'il ne se passe rien, absolument rien, dans la rue ou sur les boulevards qui voient à peine quelques déguisements ces jours-là, les Parisiens ont gardé la tradition de leurs petites saturnales de famille, et le mardi, veille des cendres, tout bon papa cède aux sollicitations de ses héritiers et « va voir les masques ». Qu'il y en ait, qu'il n'y en ait pas, pourvu que le temps soit propice, on « va voir les masques. »

Eh bien, il faut le constater, le carnaval tend à reprendre son rang, à retrouver sa splendeur. Encore un coup, et ça y sera tout à fait. Déjà l'an dernier, les confetti

qu'on voyait — et qu'on recevait — pour la première fois, avaient jeté un peu d'animation parmi cette foule qui ne demande en somme qu'à s'amuser. Cette fois c'est mieux : une innovation charmante a mis la joie sur tous les visages.

Grâce aux spirales, ou aux serpentins, comme on voudra appeler les gracieux rubans de papiers multicolores qui voltigent au gré du vent, les petits et grands enfants se sont amusés à qui mieux mieux durant toute une après-midi ; c'est beaucoup par le temps qui court.

Qu'est-ce que ces spirales et d'où viennent-elles ? Répondons à la seconde question qui résoudra la première. Les spirales si à la mode, que l'on consommera par centaines de mille à la mi-carême, s'il fait beau, ont une origine essentiellement administrative et s'yèvre. Ce sont tout simplement les rouleaux bleutés du télégraphe.

Comment a-t-on été amené à faire un jouet de ces bandelettes sur lesquelles s'imprime la pensée transmise à longue distance ? C'est probablement en admirant le joli effet produit par le papier léger se déroulant, lorsque les jeunes télégraphistes au repos se lançaient des restes de rouleaux en guise de balles, que notre confrère J. Demarsy en aura eu l'idée.

L'industrie s'est emparée de ce jeu, elle a fait couper des cylindres de papier blanc, bleu ou rose, en disques de un centimètre de largeur, et de cent mètres environ de long. Les camelots ont fait le reste. Le camelot de Paris vendrait la lune ; il n'a pas eu de peine à remporter un succès avec son nouveau bibelot. Le bibelot s'y prêtait. Au mardi-gras on a débité environ 400,000 bobines de spirales — 400,000 !

Et de toutes les fenêtres des boulevards les longs rubans descendaient en frôlant la foule, couvrant les arbres d'une floraison nouvelle, décorant les façades des maisons d'astragales inattendues, de festons improvisés.

En bas la lutte était vive, au milieu des rires, pour attraper un bout du ruban — tout en évitant la poignée de confetti sans cesse menaçante.

Les serpentins ou spirales, après de brillants débuts au Casino de Paris, à l'Opéra, sont aujourd'hui populaires. Qu'ils ne le deviennent pas trop, et qu'on ne leur découvre pas d'inconvénients comme aux confetti ou aux plumes de paon : c'est la grâce que je leur souhaite. E. R.

## AUGUSTINE BROHAN

Augustine Brohan, la perle de cet écran des Brohan qui brilla si longtemps sur le théâtre, est morte, après une longue maladie. Elle avait quitté la Comédie-Française, il y a un quart de siècle : ils sont

M<sup>me</sup> AUGUSTINE BROHAN

donc rares ceux qui peuvent dire encore : « J'ai vu Augustine Brohan. » L'un d'eux, un vieillard, s'exprimait ainsi : « Une de mes grandes consolations d'être vieux, c'est d'avoir été un habitué de la Comédie-Française au temps d'Augustine Brohan. »

Elle était entrée à la Comédie-Française en 1841 ; elle avait à peine dix-sept ans. Elle débuta dans Dorine de *Tartuffe*. Ce fut un triomphe dont on parla tout un mois. Elle entra en scène, à dit un de ses directeurs, « comme un éclat de rire, avec sa jeunesse épanouie, ses trente-deux dents,

ses yeux de flamme, son timbre d'or. » Sa carrière artistique fut de vingt-sept ans. Elle s'illustra surtout dans le répertoire classique. Dans les pièces modernes, elle créa notamment le *Cœur et la Dot*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, et, en dernier lieu, la *Papillonne* de Victorien Sardou. Lettrée consommée, conseillère excellente des auteurs, Augustine Brohan s'essaya elle-même au théâtre ; on lui doit de jolis proverbes, *Qui femme a guerre a*, par exemple. Sa verve et son esprit sont demeurés célébrés au foyer de la Comédie-Française, où on cite encore ses mots. Jusqu'en ces dernières années, devenue presque aveugle, paralysée, elle charmait ses amis par sa conversation enjouée.

Elle avait épousé, il y a une vingtaine d'années, un ancien secrétaire de la légation de Belgique, le baron de Gheest, mort récemment, et de qui elle eut un fils. C'est pour elle qu'Alfred de Musset écrivit ces vers, au bas d'un portrait :

J'ai vu ton sourire et tes larmes,  
J'ai vu ton cœur triste et joyeux ;  
Qui des deux a le plus de charmes ?  
Dis-moi ce que j'aime le mieux :  
Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux ?  
A. D. ADERER.

## M. MASSIE

Le représentant de la France au Laos, M. Massie, qui est mort à la frontière du



M. MASSIE

D'après une photographie communiquée par le prince Henri d'Orléans.

Cambodge le 30 novembre dernier dans des circonstances si tragiques, était un de ces Français aussi braves que persévérants, dont le dévouement bien utilisé pourrait faire de notre pays la première puissance coloniale du monde.

Il appartenait au corps des pharmaciens de la guerre et fut en 1887 attaché en cette qualité à la colonne qui, sous les ordres du colonel Servière, reconquit la première la partie la plus septentrionale du Tonkin, la région du lac Ba-be. C'est de là qu'en 1888 il courut rejoindre à Hanoï M. Pavie. Jusqu'au jour de sa mort, Massie devait lui prêter le concours le plus complet, le plus intelligent le plus désintéressé. Il commença par explorer la région qui s'étend entre le Tonkin et Luang-Prabang, la capitale du Laos.

En 1889, lorsque M. Pavie rentra en France pour y rendre compte de ses travaux et réorganiser sa seconde mission, c'est Massie qui fut chargé de tenir sa place au Laos et de maintenir à Luang-Prabang, l'influence française battue en brèche par les Siamois.

Au commencement de 1890, il vit revenir M. Pavie et sa mission. Avec ces nouveaux collaborateurs, il poursuivit l'étude de la vaste région qui s'étend à l'est de l'Indo-Chine, de la frontière de la Chine jusqu'à celle du Cambodge.

En juin 1891, ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il vit repartir pour la France M. Pavie et quelques-uns de ses compagnons ; lui resta à Luang-Prabang, plus que jamais fidèle au rôle de dévouement qui lui était confié. Épuisé par six années de séjour et de fatigues continuelles en Extrême-Orient, se sentant plus ou moins atteint par le soleil implacable des tropiques, Massie ne désespérait pas de l'avenir, mais il avait hâte de voir la France tirer parti de son zèle, de son expérience

et de ses travaux. Enfin l'heure du retour sonna pour lui. Rappelé en France dans le commencement de l'année 1892, il s'embarqua sur le *Mekong* à Luang-Prabang. Le 30 novembre, il arrivait à Khône à la frontière du Cambodge, il touchait enfin au terme de ses épreuves. Hélas ! à quelle hallucination fut-il en proie, lorsque, le découragement s'emparant de son cerveau affaibli par les privations, il se décida à en finir avec la vie ? La France ne saurait oublier que dans l'île de Don-Beng, au nord des cataractes de Khône, repose aujourd'hui le corps d'un de ses fils les plus dévoués et moins que jamais elle a le droit de se désintéresser de ce beau fleuve.

## LA NEIGE EN ALGÉRIE

La neige dont le ciel nous a gratifiés cet hiver n'a pas épargné davantage les pays du soleil. Dans la province de Constantine notamment les communications ont été longtemps interrompues avec le département d'Alger, et les trains comme les diligences sont restés plusieurs jours en détresse. A Constantine même, la neige atteignait 40 centimètres ; entre cette ville et Djidjelli elle avait deux mètres et demi, et 2 mètres environ dans les bas-fonds des environs de Sétif, où cinq trains se sont trouvés successivement bloqués au milieu des steppes. C'est ainsi qu'un train de voyageurs est resté deux jours sans secours, les voyageurs ne pouvant gagner aucun village. Ces malheureux n'ont pu être ravitaillés qu'à grande peine par des cavaliers indigènes qu'avaient requis les autorités voisines.

Le lecteur se rendra compte, du reste, du singulier aspect que revêtaient les paysages algériens, en examinant les vues que nous publions.

Voici Constantine sous la neige. Au premier plan sont les casernes du Bardo — anciennes écuries du Bey ; à l'horizon se profile le plateau de Sidi-Mécid, où a lieu chaque année la fête des Vautours. La seconde vue est celle du faubourg de la Porte-Djeba.

Si de Constantine nous passons dans le département d'Alger, le spectacle n'est pas moins pittoresque. Voici du reste la lettre — trop curieuse pour que nous ne la donnions pas en entier — dont notre correspondant algérien a accompagné l'envoi des deux vues de Teniet-el-Had.

« Les idées du public métropolitain sur l'Algérie sont très diverses, surtout très vagues et inexactes : un pays très-chaud où, dans le désert, des lions, sûrement très sobres, mènent une existence contemplative ; ou bien un pays, désert sans doute, mais cependant habité exclusivement par des Arabes enivrés de soleil, très polis, très propres, bien mis, à grand air majestueux, très forts pour les fantaisias, qui passent leur vie à fumer de grandes pipes, sous « la tente » ; ou bien encore un pays très chaud, avec les Arabes au deuxième plan comme un simple décor, tandis qu'au premier, des planteurs font une fortune rapide. Mais on ne s'imagine point un pays comme tous les pays, avec ses rigueurs, ses besoins, ses banalités. »

« Les deux vues que je vous envoie désillusionneraient peut-être bien des rêveurs. Elle sont de Teniet-el-Had, un amour de petit chef-lieu de canton alpestre, à 1.150 mètres d'altitude, au milieu des cèdres, là-bas tout au fond du département d'Alger. »

« Les touristes connaissent bien Teniet-el-Had ; ils l'aiment beaucoup. Ils regrettent seulement que la police s'y désintéresse un peu trop de la propreté et de la décence des rues : trop d'ordures déposées par les Arabes en plein jour, le long des murs des écoles, de l'église et du presbytère, tandis que les abords de la mosquée en sont absolument purs ; trop aussi d'Arabes en bannière, ou bien faisant, en pleine rue, sous le nom pieux d'ablutions, une toilette à laquelle nous apportons, nous, plus de mystère. »

« ROUDIER BEN MOHAMMED EL MEDDADI. »

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC, 13, rue Saint-Georges.

IMPOTS DE LUXE, par Henriot.



Voilà que ça recommence... Impôt sur les pianos... impôt sur les vélocipèdes... impôt sur les livrées, proposé par M. Robert Mitchell...

Pour celui-ci, les bourgeois riches protestent. Déjà plusieurs ont commencé à habiller leurs valets en femmes de chambre.

D'autres vont supprimer la livrée pour rendre à leurs domestiques le costume de leur pays.

Ce qui sera infiniment plus original... On aura un Auvergnat qui dira : « Madame a charvie ! »

On mettra sur le siège un gas normand ou un Breton avec son binou.

Cet impôt est d'ailleurs inique : monsieur paiera pour son valet de chambre et madame ne paiera rien pour une nourrice, une cuisinière et une femme de chambre !



N'eût-il pas mieux valu imposer les autres domestiques ? Ceux dont la présence est une indication de fortune ? Le secrétaire ou le caissier d'un monsieur ?

La petite danseuse attirée ou la bonne amie en ville ?

Le bourgeois riche qui donne des diners est un jouisseur et un dépensier... Frappez-le d'un impôt.

Taxez aussi celui qui n'en donne pas... c'est un avare qui ne fait pas aller le commerce.

Celui qui a beaucoup d'enfants... il est évident qu'il a du superflu puisqu'il continue à accroître démesurément sa famille...

Celui qui n'a pas d'enfants... il vole la France !

Enfin imposez tous les instruments de musique... La trompette et le tambour seraient-ils par hasard moins rassants que le piano ?

**CORS AUX PIEDS** Guérir le CORICIDE RUSSE Par le PH<sup>o</sup> CENTRALE, 1<sup>er</sup> Montmarire Plac. 2 fr. - 1/2 Plac. 4 fr. 20

**ANNUAIRE DES COMMERÇANTS** DE PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE, SEINE-ET-MARNE, OISE ET EURE-ET-LOIR

CONTENANT les adresses des Commerçants, Industriels, Commissionnaires, Officiers ministériels, Hôtels, Cafés, etc. Et des renseignements généraux et indispensables sur chaque localité. **300,000 Adresses - 30<sup>e</sup> EDITION** Un fort volume de 200 pages, relié

Prix : **5 francs**  
A. LAHURE, éditeur, 9, rue de Fleurus

**NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS** Simple sans brosser ni froter. V. BRILLET, 27, r. Beaurepaire, Paris

**POMMADE MOULIN** Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils, 2/30 le 1<sup>er</sup> franco Ph<sup>o</sup> Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

**NICKEL PUR FRANÇAIS** Economie. Art, cuisine, table, toilette. Méd. Or, Paris 89, Catal. contre 45 c. Exiger marque et modèles Paris, 64, rue de Turenne, 64, Marseille, 26, rue Noailles, 26, Bordeaux, 48, rue S<sup>te</sup>-Catherine, 48

**ARGENT de SUITE** sur toutes Garanties Mobilières et Immobilières, SUCCESSIONS, PRETS ACHAT, ouvertures, USUFRUITS, NU-PROPRIÉTÉS, CAUTIONNEMENTS, etc. DE ROUVILLE, 55, Rue de Châteaudun, 55, PARIS.

**DARBO APPAREILS D'HYGIÈNE MÉDECINE, CHIRURGIE** 86, Passage Choiseul, Paris.

**GRAND PRIX SAVON à l'IXORA** NOTOIREMENT SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES SAVONS **ED. PINAUD** 1881 37, B<sup>d</sup> de Strasbourg, PARIS

**OFFICE DES INVENTIONS NOUVELLES BREVETS D'INVENTION** Directeur, A. GOOD, Ingénieur des Arts et Manufactures 70, rue de Rivoli (place de l'Hôtel-de-Ville) Paris (précédemment, 28, rue de Lyon)

Marques de fabrique. — Dépôt de Modèles. — Dessins industriels. — Traductions techniques en toutes langues. Vente et Achat de Brevets d'Invention. — Cession de licences **PRIX TRES MODERES** Représentation aux Expositions. Exploitation d'inventions nouvelles.

**ORIZA-LACTE** pour Blanchir, Adoucir et Parfumer la Peau. Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine.



**La GAZETTE des BEAUX-ARTS** COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ (FONDÉE EN 1859)

Texte par les écrivains spéciaux les plus renommés. — Gravures hors texte au burin, à l'eau-forte, en couleurs, gravures dans le texte.

PROVINCE. Un an, 64 fr. — Six mois, 32 fr. ÉTRANGER. Un an, 68 fr. — Six mois, 34 fr.

Numéro spécimen : 5 francs **PARIS - 8, rue Favart - PARIS**

LA SCIENCE AMUSANTE

LE PENDU

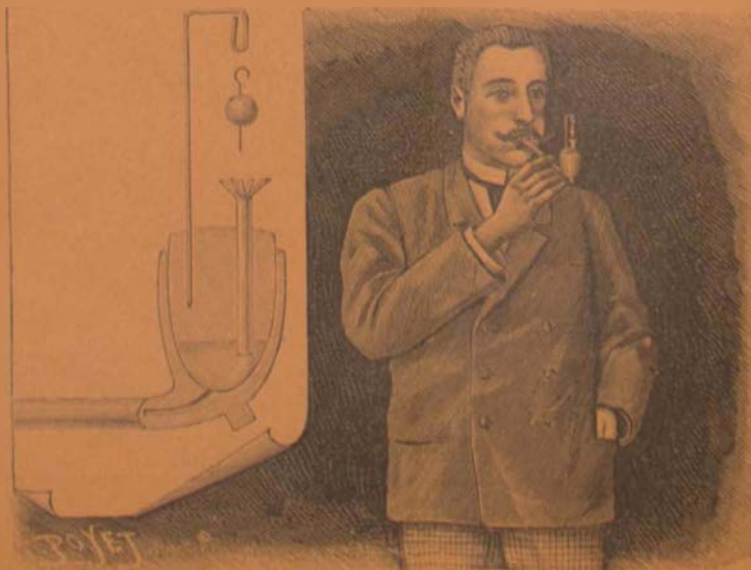
Dans ce jeu, récemment importé d'Angleterre, il s'agit de pendre Jack l'Éventreur, représenté par une petite boule de liège traversée par un fil de fer dont l'un des bouts est recourbé en forme de crochet.

La boule est posée sur l'orifice d'un tuyau vertical et soulevée par un jet d'air que l'on insuffle dans ce tuyau. Elle monte et descend, en faisant les pirouettes les plus drôles, selon qu'on augmente ou qu'on modère la force du souffle, et finalement se suspend par son crochet à une boucle de fil de fer maintenue au-dessus du tuyau par une petite potence.

Ce jeu peut prêter à des concours d'adresse, dans lesquels on verra quel est l'amateur qui arrivera à pendre Jack le plus rapidement, ou à le pendre le plus grand nombre de fois dans un temps donné.

Vous pourrez, à l'aide d'une simple pipe, improviser en peu de temps un jeu analogue.

Bouchez le fourneau de la pipe avec une rondelle de liège taillée dans un bouchon. Vous aurez percé cette rondelle, vers son bord, d'un trou rond, par lequel vous ferez passer un petit tuyau de paille, portant à sa partie supérieure quelques entailles



permettant de l'évaser en forme d'entonnoir, et sur lequel reposera la boule. Dans le bouchon, vous piquerez verticalement un bout de fil de fer que vous replierez en boucle au-dessus du tuyau de paille, ce sera la potence; le bas de la boucle ne devra pas être à plus de 8 ou 10 centimètres du bord supérieur du tube, si vous désirez ne pas vous épuiser en soufflant trop fort.

La petite boule de liège se taille dans un bouchon; vous la polissez en la frottant sur une lime fine; son diamètre, une fois qu'elle sera terminée, sera d'environ 1 centimètre. Traversez-la alors de part en part par un fil de fer très fin, se terminant en crochet ouvert, à l'une de ses extrémités; l'autre extrémité dépassera la boule de l'autre côté afin de faire contrepoids au crochet; la boule étant enlevée par le souffle, le fil de fer restera alors à peu près vertical, le crochet en haut.

Enfin, si la pipe est une pipe en terre, voici une petite recommandation destinée à mes confrères les papas : chauffez à la flamme d'une bougie le bout du tuyau sur une longueur d'environ 5 centimètres, et enduisez ce bout avec une couche de cire à cacheter qui empêchera le contact de la terre de pipe avec la peau des lèvres, si délicate chez les enfants.

TOM TIT.

**MENU**

Potage tapioca.  
Petits pâtés.  
Gigot braisé.  
Timbale de macaroni.  
Dindon rôti au cresson.  
Choux-fleurs au jus.  
Mousse au chocolat.

Un verre de **Bénédictine**.

Le **JAMBON COLEMAN**, marque **GENUINE**, est le meilleur. — *Exiger la marque.*

**BEURRES**. — Laiterie de Corneux Gray (Haute-Saône). — Envoi par colis postaux.

**BIÈRE FANTA**, 6, rue Guyot, PARIS.

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**Achat de Livres et de Bibliothèques**

A. TARDIE, libraire, 18-20, boulev. St-Denis, Paris.

**Agence p<sup>r</sup> Inst<sup>rs</sup>, Gouv<sup>ts</sup> franç<sup>es</sup> et étrang<sup>es</sup>.**  
M<sup>lle</sup> DESAUBOY, 3 bis, r. d'Athènes. M<sup>me</sup> de confiance.

**Ameublement (broderies p<sup>r</sup>) Ouvrages de dames**  
M<sup>me</sup> CUCHET, 3, rue d'Aboukir, Paris.

**Appareils herniaires et orthopédiques.**  
DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ<sup>rs</sup>. Catal. fr.

**Art de peinture et fourn<sup>rs</sup> photographiques.**  
M<sup>me</sup> ARWIN, BOURDIER succ<sup>r</sup>, 55, r. d. P<sup>rs</sup>-Champs, Paris.

**Articles de voyage**  
BAZAR DU VOYAGE, 3, avenue de l'Opéra, Paris.

**Bégaiement et défauts de prononciation**  
Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo 82, Paris.

**Billards et Billards-Tables.**  
BLANCHET-QUERET, 51, r. de Lanery, bandes am<sup>es</sup>.

**Boîtes et dragées pour baptêmes**  
JACQUIN FRÈRES, 12, rue Pernelle, Paris.

**Broderies d'églises. Ouvrages de dames.**  
P<sup>re</sup> Couvents, Inst<sup>rs</sup>, TRIGOUTLET, 1, r. de la Monnaie.

**DEUIL A ST-ROCH**, 197, rue St-Honoré; DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

**IRIS de FLORENCE VÉRITABLE.**  
21, rue des Lombards, Paris.

**Jeux et Jouets, Cotillon**  
CHAUFOUR, Au bonheur des Enfants, 13, boulevard Sébastien.

**LESSIVE-IRIS** CHEZ TOUS LES ÉPICIERS  
G. CAMUS, 44, av. du Maine.

**Migraines et névralgies**  
PAULLINIA FOURNIER, 56, rue d'Anjou.

**Orfèvrerie de table.**  
P. CANAUX et C<sup>o</sup>, 30, boulevard Malesherbes.

**Photographie (Comptoir général de)**  
F.-M. RICHARD, 57, rue Saint-Itoch, 57, PARIS.

**Relieurs.**  
MAGNIER (Ch.) et ses fils, rue de l'Éstrapade, 5 et 7.

**Tapisseries, Etoffes et Meubles anciens**  
RAYE, 13, rue Laflitte, premier étage, Paris.

**Thés.**  
C<sup>ie</sup> Anglaise, 23, place Vendôme. Env. 1<sup>er</sup> un kilog.

**Trousses, sacs et mallettes de voyage**  
10, rue Charlot, Paris

**P. SORMANI, CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO**

**NOUVEAU PARFUM ANGLAIS.**



**GRAB APPLE BLOSSOMS**  
(Fleur du Pommier Sauvage.)  
En vente AU CARNAVAL DE VENISE, et dans les principaux magasins.

**INVIGORATING LAVENDER SALTS.**  
Sels de Lavande Fortifiants.  
Une préparation soignée appréciée partout pour ses délicieuses propriétés balsamiques.  
Vente Annuelle 500,000 flacons.  
**CROWN PERFUMERY CO.,**  
37, NEW BOND STREET, LONDRES.  
Vente en gros à Paris—L. FÉRET, 30 à 32, Rue Richer. (Déposit.)

**BANQUE PETITJEAN**, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année)  
**QUINCAILLE** RUE Boulonnaire. Anc. M<sup>me</sup> gr. ville industrielle (Midi).  
Magnif. install. s. grande place, grands magasins, Vaste HALL à march<sup>es</sup> av. chemin de fer et access, Aff. 300,000 fr. à 25%/. Stock 130,000 fr. Px 25,000 fr.

**BISCUITS OLIBET**

**SORTES RECOMMANDÉES**

Feilletés | Gaufrettes vanille | Petit Beurre  
Fauvettes | Kremlin | Pervenche

Exiger le nom "OLIBET"

**LIVRET-CHAIX DES RUES DE PARIS**

Contenant la nomenclature alphabétique de toutes les voies publiques avec leurs tenants et aboutissants, mise au courant d'après la liste officielle qui vient d'être publiée par l'administration municipale. — Indication, en regard de chaque rue, des omnibus et des tramways qui la desservent. — Indication de la place que chaque rue occupe sur le plan;

Plan de Paris colorié par arrondissement et divisé en 192 carrés pour la facilité des recherches;  
Églises. — Musées et Bibliothèques. — Jours et heures d'entrée;

Postes. — Télégraphes. — Téléphones;  
Adresses des Etablissements publics, etc.;

Omnibus et Tramways. — Itinéraires. — Correspondances;

Bateaux-Omnibus. — Itinéraires. — Prix des places;

Voitures de place. — Tarifs;

Plans des Théâtres avec places numérotées et prix;

Monnaies étrangères. — Tableau de leur valeur en monnaies françaises.

Prix : 2 francs.

En vente à la **Librairie Chaix**, dans les bureaux d'omnibus et dans toutes les Librairies.

**LES CARTES CYCLE-ITINÉRAIRES**  
QUE PUBLIE CHAQUE SEMAINE  
**LE CYCLE**  
Sont indispensables aux Amateurs  
DE VÉLOCIPÉDIE

**Vente, Achat, Location**  
de **PROPRIÉTÉS** (Paris & Province)  
INDICATION GRATUITE  
de **APPARTEMENTS**  
OFFICE CENTRAL  
15, Boulevard des Italiens, 15, PARIS.

**VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE**  
**BIEBIG**  
INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

**OFFRES ET DEMANDES**

**De VOLUMES et de NUMÉROS de L'ILLUSTRATION**

Les numéros de *L'Illustration* étant presque toujours épuisés quelques jours après leur apparition, nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes de réassortiment qui nous sont adressées. Dans le but d'être agréables à nos lecteurs, nous publions ces demandes, ainsi que les offres d'anciens numéros et volumes, dans le tableau ci-dessous. Ces insertions sont entièrement gratuites, mais nous ne pouvons nous faire les intermédiaires entre les offres et les demandes et nous prions les intéressés de correspondre directement entre eux.

**On demande :**

**COLLECTION** de l'origine au 31 décembre 1891. — M. Léon DA ZARA, 2204 via Daniele, à Padoue (Italie).

**ANNÉES** 1865 jusqu'au 30 juin 1889. — M. S. RUSCOVICH, à Alexandrie (Egypte).

**NUMÉROS** 2056 et 2057. — M. DELIMOY (Hôtel Delimoyn), à Dinant (Belgique).

**NUMÉROS** 2293 et 2336. — M. PIERÇON, Hôtel et Café de Franco, à Longuyon (Meurthe-et-Moselle).

**NUMÉRO** du 23 novembre 1891. — M<sup>me</sup> DESPAIGNE, 1, r. de Villersexel, à Paris.

**NUMÉRO** du 18 mai 1889. — M. LACROIX, rue Clémence-Isaure, à Toulouse.

**TITRES et TABLES** 1<sup>er</sup> semestre 1886 et 1<sup>er</sup> semestre 1888. — M. A. DAUCHEZ, 49, rue de Lisbonne, Paris.

**On offre :**

**NUMÉROS** 2293 à 2518. — M. GIRARD, 30, rue Gioffredo, à Nice.

**NUMÉROS** 2236, 2271, 2238, 2240, 2241, 2272 à 2276, 2283, 2285 à 2287, 2332, 2334, 2340, 2363, 2484, 2485, 2487. — M. GESELWIND, 33, avenue du Bel-Air, à Bois-Colombes (Seine).

**VOLUMES** 2<sup>e</sup> sem. 1856; 2<sup>e</sup> sem. 1870. — M. ODON ROUZAND, Calle Chapital, 24, à Pamplona (Espagne).

**ANNÉES** 1889 à 1891. — M. JOREL, 8, rue des Beaux-Arts, Paris.

**ANNÉES** 1882 à 1892. — M. CONSTANT GOUJARD, rue de la Pelleterie, à Falaise (Calvados).

**ANNÉE** 1878. — Café FÉLIX LÉVÊQUE, 91, boulevard de Strasbourg, Paris.

**Publicité de L'ILLUSTRATION**

**Tirage du Journal : 38,000 EXEMPLAIRES**

Le chiffre ci-dessus est celui du tirage normal et non d'un numéro exceptionnel: il représente le nombre des exemplaires effectivement destinés au service des abonnements et de la vente au numéro.

L'administration de *L'ILLUSTRATION*, désireuse de mettre hors de doute la sincérité absolue de cette déclaration, offre à sa clientèle tous les moyens d'investigation nécessaires pour en contrôler l'exactitude.

Tout commerçant faisant des annonces dans *L'ILLUSTRATION* peut donc apprécier exactement l'importance de la publicité qu'il achète, et possède à cet égard les garanties les plus complètes. En exigeant les mêmes justifications des autres journaux, il pourra s'assurer, en outre, que le tirage de *L'ILLUSTRATION* est très supérieur non seulement à celui des autres publications illustrées, mais encore à celui de la plupart des grands journaux quotidiens.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le public de *L'ILLUSTRATION* se compose surtout de la haute société française et étrangère et que chaque numéro est vu, pendant huit jours consécutifs, par un grand nombre de personnes différentes, puis collectionné.

Au point de vue de sa **permanence**, la publicité de *L'ILLUSTRATION* présente donc des avantages non moins considérables qu'au point de vue de la qualité de sa clientèle et du chiffre de son tirage.

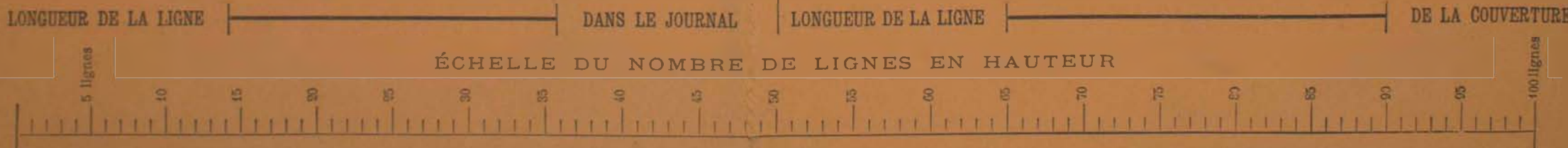
Ces avantages sont tout particuliers en ce qui concerne la **couverture**, où les annonces sont placées à côté de la **Revue comique de la semaine** et de la **Science amusante**, deux des grandes attractions de *L'ILLUSTRATION*.

Les annonces placées sur la couverture sont donc très en vue. De plus, elles sont composées sur la justification des journaux ordinaires, et peuvent par conséquent comporter les clichés insérés dans ces derniers.

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

Dans l'intérieur du journal : la ligne, 5 francs.

Sur la couverture du journal : la ligne, 4 francs.



*L'ILLUSTRATION* ne publie ni bulletin financier, ni réclames déguisées sous forme d'articles émanés de la rédaction. Les annonces ne sont insérées qu'aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> pages de chaque numéro et dans la couverture.

Les annonces sont reçues chez **MM. AUDBOURG et C<sup>ie</sup>**, 10, place de la Bourse; **M. A. LAHURE**, 9, rue de Fleurus; Et aux **BUREAUX DU JOURNAL**, 13, rue Saint-Georges.